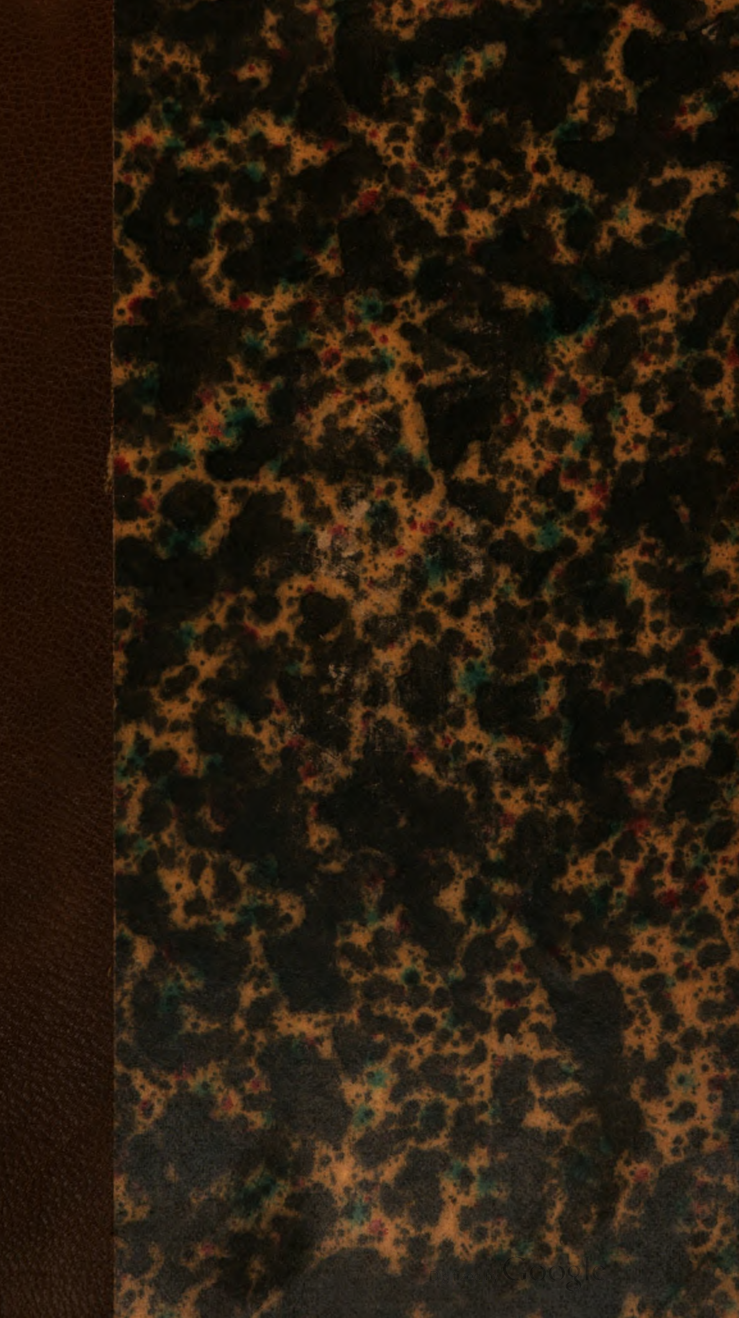
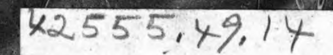
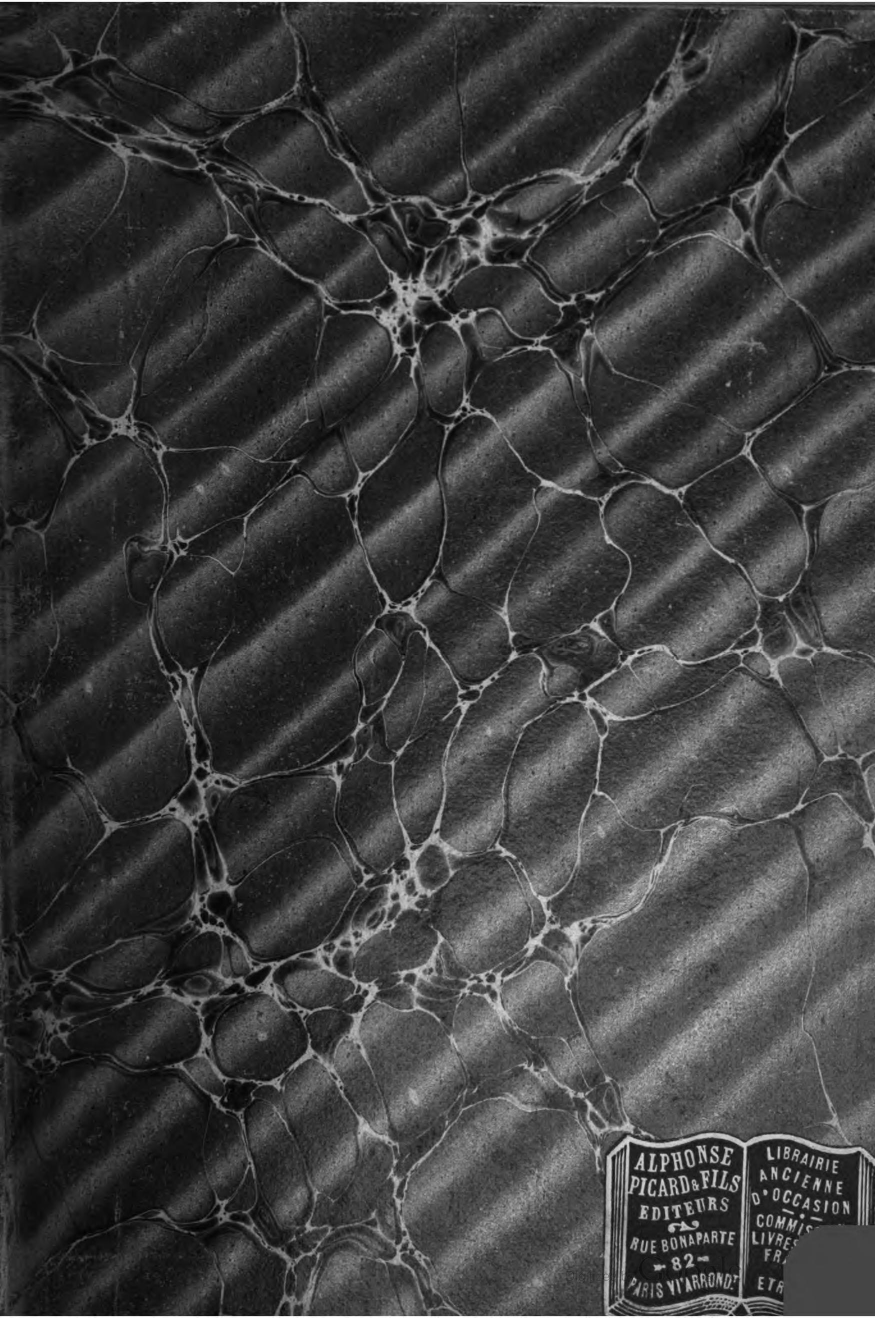






SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

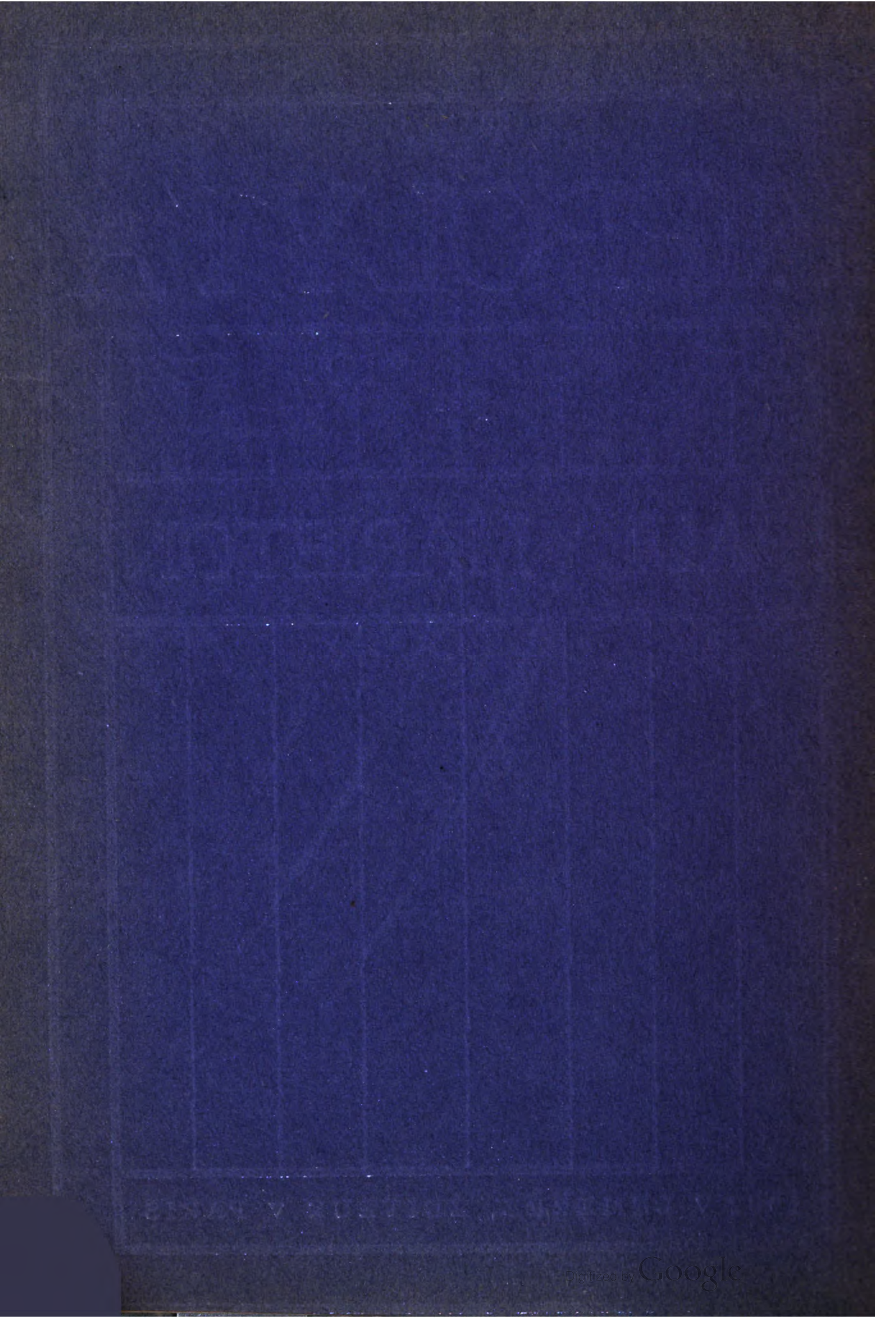

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION

HIPPOLYTA

par

PAUL MARIETON

1902 ▿ LEMERRE, ÉDITEUR ▿ PARIS



DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Souvenance. . . . . I vol.
La Viole d'Amour . . . . I vol.
Hellas . . . . I vol.
Le Livre de mélancolie. . . . . I vol.

HISTOIRE ET CRITIQUE

J. Soulary et la Pléiade lyonnaise . . . I vol.
La Terre provençale . . . . I vol.
Une histoire d'amour : les Amants de Venise. I vol
Jacques Jasmin. . . . . I vol.
La Renaissance provençale (*sous presse*) . . I vol.

HIPPOLYTA

PAUL MARIÉTON

HIPPOLYTA



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
NEW-YORK, 1127, BROADWAY

M CMII



HIPPOLYTA

I

Toute science n'est qu'en toi,
Source du vrai, miroir du monde,
O sagesse intime et profonde,
O grave abri, pauvre cher Moi !

Savoir, c'est traduire son âme...
Quand l'homme cherche à l'opprimer,
C'est pouvoir libérer la flamme
Et l'épandre et la faire aimer.

———

I



II

Je n'ai vécu que pour l'amour,
Le pur amour, l'Amour lui-même...
Ai-je bien perdu ma vie un seul jour
Si toute ma vie était mon poème !
Et que saurait perdre l'Amour ?
Ne gagne-t-on pas tout le temps qu'on aime ?

Le meilleur de la femme est moins
Ce qu'on lui ravit que ce qu'on lui laisse...
Ah ! comme on éprouve une âme, de loin,
Bien mieux qu'à trop tôt goûter son ivresse !
Et comme savent de longs soins
Mûrir la plus longue caresse...

Je ne regrette que l'espoir
Qui faisait ma mélancolie,
L'espoir douloureux que mon jeune soir
Va traitant déjà d'heureuse folie...
— Mais te voici le désespoir,
Cœur trop apaisé ! la douleur t'oublie !..

III

Toutes celles que j'aimai d'amour
Ne comprenaient pas comme moi l'Amour,
Ne le croyaient point d'essence immortelle,
Pour ne pas assez croire en Dieu.

Celles qui m'ont rendu mon amour,
Hélas ! me l'ont rendu tout autre
Que je le leur avais donné.
Et, le jour de la lassitude,
Elles s'étonnaient que, nous-mêmes
Ayant cessé tous deux de nous aimer,
Moi je crusse toujours à l'amour immortel.

Oh ! douces colombes touchantes,
Qui n'avez de pensée hors l'unique souci
De l'instinctif amour qui passe,

C'était un soin trop fort pour vos légers cerveaux
De vanité, de grâce et de tendresse,
Que cet amour de l'immortel Amour,
Cette lueur toujours fuyante
De la face de la Beauté,
Vivante, illusoire, divine,
Qu'à travers les halliers de vos sourires
Poursuivait mon cœur obstiné.

IV

Cœur sombre, douloureux, égoïste, mon cœur !
Tourmenté de l'orgueil qui noircit toute flamme,
Quand n'aimeras-tu donc que pour donner ton âme ?
Quand t'humilieras-tu, misérable vainqueur ?

Aveugle ambition d'un empire éphémère,
Espoir de commander où domine la mort,
Lamentables travaux payés de gloire amère,
Lorsque aimer pour aimer est si doux sans effort !...

La vanité du monde emprisonne tes rêves,
Tes rêves d'autrefois, ô mon cœur libre et pur !
Quels desseins ténébreux sert l'éclatante sève
Qui fit s'épanouir tes rameaux dans l'azur ?...

Comme un désespéré considérant ses armes
Et tremblant tout à coup à douter du néant,
Reviens à ton passé qui, te rendant les larmes,
T'en rebaptisera, pauvre éternel enfant !

V

Oh! la douloureuse musique!...
Que de pâles fantômes tristes
Elle fait se lever au lointain de mon cœur!
Et, sous tant de parfums et de lueurs
Cueillis par les chemins du monde,
Que de fois ce frisson rythmé sur l'éternel,
L'amour, amer et doux arome d'infini,
Et suave et poignant vertige!...

En toi, mon cœur, insatiable inconsolé,
Combien de lieux et de soleils étranges
Ont éveillé la même nostalgie!
Combien de senteurs endormies
Sont prêtes à surgir de l'orgueilleux passé
Avec les formes séductrices
D'où s'exhalait leur âme indifférente...

Mais, ce matin, quel sortilège!
Voici tous les parfums de ma Provence,
Essences de rêve ou de songe,
Ame éclatante ou cœur secret,

Que me rapporte tour à tour
Cette musique douloureuse :
Eucalyptus des rivages de Cannes,
Aubiers du Rhône, oliviers de la mer,
Platanes des champs d'Avignon,
Pêchers en fleur du pays d'Arles,
Amandiers subtils des Alpilles,
Orangers, mimosas, cassies,
Roses, œillets, toujours éclos
Aux jardins de Nice-la-belle...

Mes désirs tout mêlés aux odeurs de la terre
Ressuscitent pour moi dans ces sons de langueur.
Je me sens défaillir... pour évoquer encore
Ces fièvres de jadis en moi jamais éteintes...

VI

Je ne finirai pas cette heureuse journée,
Amie au cœur charmant,
Sans rendre grâce aux Dieux de me l'avoir donnée,
Sereine en son tourment.

Vos yeux ont su verser à mon âme étonnée
Un tel enchantement,
Qu'elle se sent par eux encore environnée
Après l'éloignement.

Si doux, si purs, ces yeux, dans leur lointain d'étoiles !
Verts joyaux d'infini, scintillant sous les voiles
Des cils tremblants, audacieux ;

Si pleins du sortilège où vous rayonnez toute,
Que ma vie égarée a confié sa route
Aux deux astres mystérieux.

VII

O vierge au regard fort, jeune Hellène héroïque,
Déesse aux membres fins, vase de majesté,
Ton être harmonieux est la lyre pudique
D'où les frissons d'En haut font jaillir la clarté !

Mais ta démarche altière, ineffable musique,
Au rythme de la grâce a trahi la bonté,
Et j'exhale à tes pieds, timide et magnifique,
L'hymne qu'aura mon cœur pour Toi seule chanté !

Or, le pli d'un sourire a paru sur ta bouche,
Qu'un éclair d'ironie a fait soudain farouche...
L'espoir s'est-il trop tôt glissé dans mon transport ?

Faut-il que la Beauté, pour rester toujours belle,
Règne dans l'impassible, ou, volontiers cruelle,
Ne se rende à l'Amour qu'en passant par la Mort ?..

VIII

Mon cœur ayant soupiré,
Mon âme entendit sa plainte,
Et, par la pitié contrainte,
Elle s'attendrit sans feinte
Sur ce doux cœur éploré.

— Cœur si dédaigneux naguère,
Alors, tu souffres, pourquoi ?
— Parce que je désespère,
Plus que jamais solitaire,
Amour s'étant mis en moi.

IX

Si vous passez, un jour, entrez, Fleur de mon âme,
En l'austère demeure où ne règne que Vous,
Objet de vœux ardents, mais vierges de tout blâme,
Enfant dont le nom seul à rêver m'est si doux !

Vous trouverez présente, éparse en mille choses,
La grâce dont un cœur servant de son désir,
Vous reflétant subtile en vos métamorphoses,
A su multiplier le constant souvenir.

— O pur souci d'orner, comme pour sa venue,
Le temple que remplit l'âme de la Beauté,
Qui, déjà hanté d'elle et sans l'avoir connue,
Tressaille au seul espoir d'en être visité ! —

Vous trouverez surtout, aux lèvres de silence,
A la pâleur, aux yeux timidement baissés,
Le bonheur ineffable et la tendresse immense...
O Vous, tout ce que j'aime, entrez, si vous passez !

X

J'avais si peur de vous aimer
Que j'épiais le moindre geste
Qui pût mettre en vous un prétexte
A ne me laisser point charmer.

Mais la grâce est si souveraine
Dont rayonne votre beauté,
Que le rythme magique entraîne
Tout mon être à cette clarté !

Des plis onduleux de la robe
Aux frisons tremblants des cheveux,
S'exhale un aimant qui dérobe
Leur vain mystère à mes aveux.

Je vais trahir mon espérance ;
Mais vos yeux rencontrent mes yeux...
L'émoi me fait silencieux...
Et c'est une exquise souffrance.

XI

Dans ce trouble délicieux
Où l'âme s'exalte et s'affine
Devant la beauté qu'illumine
L'ardeur du sourire et des yeux,

Le jeune amour, l'amour vivace,
Descendu de Vous en mon cœur,
L'emplit d'un si vaste bonheur
Que plus rien n'y trouverait place...

XII

Vous ne saurez jamais l'ineffable poème,
Tout ce charme troublant de crainte et de candeur,
Qui rayonnait hier de ce divin Vous-même,
L'aurore de la gloire et la jeune pudeur.

L'heure me fut sublime où, pâle de l'attente,
Je vis un doux fantôme au loin se révéler,
Où de la forme blanche et pure et palpitante,
J'entendis, comme en rêve, une âme s'exhaler.

Et c'était Vous, gracile et forte messagère
D'un Olympe de neige aux splendeurs de soleil,
Qui, dans le chaste éclat d'un rythme de lumière,
Apportiez à mon cœur l'aube de son réveil!

XIII

— « Mais votre Muse a l'air méchant! »
S'écria la pauvre jalouse
En apercevant le portrait,
Le portrait de ma bien-aimée.

Ce portrait que, parmi vingt autres,
J'avais négligemment caché,
Mais qu'elle reconnut bien vite
A son plus rare encadrement.

— « Que dites-vous ?... » lui répliquai-je,
« Le jeu plaisant de dénigrer
« Toutes les femmes qu'on admire ! »
Et je ris, mais en pâlissant.

— « Vous les voyez toutes parfaites,
Vos beautés, aveugle amoureux ! »
— « Moi, l'aimer ?... Ah ! vous êtes folle. »
Et je rougis d'avoir menti.

Elle avait senti tout mon trouble ;
Elle partit en soupirant ;
Et moi, jusqu'au soir je fus triste
D'avoir renié mon amour.

XIV

Elle n'a jamais cru sincère
La molle insouciance où je pensais duper
Son amour, que je désespère,
Celle qu'un douloureux désir m'a fait tromper...

Elle m'écrit, l'infortunée,
Avec des pleurs de sang que j'aurai fait couler,
Et sa tendresse abandonnée
M'a presque reconquis à l'entendre pleurer...

« — Je n'ai pas su t'aimer ?... Ce reproche m'accable!
Puisque je ne pouvais, moi, t'aimer qu'à demi ?...
Ton désir, lentement, s'est alors endormi...
Je la sens froide et misérable,
Votre excuse, mon pauvre ami !

« Ah! si ce n'était plus qu'une douce habitude,
Cette tendresse de mon cœur,
Souffrirais-je, de si mortelle inquiétude,
A sentir m'échapper mon bien et mon bonheur !

« Hélas ! ce mouvement de haine et de colère
Dont croît sans cesse le courroux,
Pour tout ce qui peut hors de moi vous plaire,
Et qui porte en moi tous ses coups,
Qu'est-ce donc, sinon la misère,
Le désespoir d'un cœur jaloux !

« Mais vous réclamez l'indulgence ?...
Pauvre psychologue honteux,
Vous ne pouvez donc croire à cette indifférence
Dont me blâme de tous ses vœux
Votre dédain de ma souffrance !...

« Ah ! je n'ai pas le droit, pour qui m'aime vraiment,
De céder sans scrupule à si lâche tourment.
Ma confiance, hélas ! est ébranlée
Et ma paix à jamais troublée :
Un éternel souci me hante désormais
Sitôt que je suis loin de tout ce que j'aimais...
— Allez donc, ami cher, où le destin vous mène !
Interrogez pourtant votre âme... et son bonheur.
Et puis, souvenez-vous, dans vos instants de peine,
Que l'amour réciproque est un don du Seigneur,
Une fleur délicate éclose à son sourire,
Dont le soin, pour notre âme, est la suprême Loi... »

— Et je relis la triste lettre et je soupire :
Est-ce moi qui fais tant de mal, est-ce bien moi ?...

XV

Est-il plus doux, mon cœur, d'être aimé que d'aimer ?
Si j'écoute ma chair qui souffre et se lamente,
D'un insensé blasphème est-ce pas blasphémer,
De douter que l'amant qui s'unit à l'amante
Ait le plus pur des biens que l'homme ait pu nommer !

Hélas ! le vain bonheur après quoi se tourmente
Une âme au trouble acquise, au repos inclémente,
Ne vaut pas ce foyer toujours inconsumé,
Flambeau, raison de l'être en sa fureur démente...
— Il est plus vrai, mon cœur, d'aimer que d'être aimé.

XVI

Si profonde est ta vie en moi,
Que rien ne m'y saurait soustraire..
Une autre parfois peut charmer
Une heure de doute et de peine;
Elle ne distrait qu'en passant
Cette âme de toi toute pleine.

Oui, je me sens tout oublier,
Si doux que fut le sortilège,
De ce qui n'est pas tout mon être
Dans sa pensée et dans son cœur,
De ce qui n'est pas tout Toi-même
Dans la promesse de l'Amour.

Elle a passé, comme un doux cygne blanc,
La pauvre visiteuse amie,
Sur le lac indolent de ma mélancolie.
J'ai tressailli plus que je n'osais croire.
Mais son sillage allait si loin s'élargissant
Que j'en ai bientôt perdu la mémoire...

XVII

Il pleuvait, ce matin d'hiver,
Il pleuvait à Nice la blonde...
Avez-vous rien vu de plus triste au monde
Qu'ici cette pluie et ce ciel de fer ?

Une musique lamentable
Secouait, en bas, ses sanglots ;
Lugubre, accoudé sur ma table,
J'entendais déferler ses flots.

Et je regardais s'obstiner ma vie
Aux rivages vains d'un douteux bonheur...
Au rythme de mélancolie
J'écoutais sangloter mon cœur.

Et toujours aussi lamentable,
La pluie, en ce matin d'hiver,
Du poids de tout ce ciel de fer
Pesait sur mon cœur misérable.

XVIII

Oh ! paroles d'amour, divin mensonge
Qu'à longs traits buvait sur mon sein
Sa chère tendresse éperdue...
Ses larmes s'éclairaient maintenant d'un sourire
Et ce cœur qui voulait renaître,
Ce doux cœur meurtri renaissait.
— C'est donc moi qui t'ai fait souffrir,
O ma chère âme ! ne crois pas
Distraits mes yeux, ni menteuses mes lèvres :
Ne regarde pas, n'entends pas !
N'écoute que ce lourd battement de mon cœur :
Tout le passé t'implore en lui !...

Je la tenais dans mes bras, frémissante ;
Mais le bonheur n'éclairait pas ses yeux.
Un lourd souci pesait sur son front pâle ;
Une angoisse épiait mes paroles, mes gestes,
Pour y surprendre, hélas ! l'ombre d'une autre,
Le reflet du nouvel amour.

Soudain, je vis luire deux larmes
Aux douces paupières gonflées.
Et puis un lourd sanglot jaillit de sa poitrine
Qui la secoua toute sur mon sein...

Comme elle gémissait découragensement,
Pauvre tourterelle blessée!
Comme elle pleurait son beau rêve!
Ce rêve, le nôtre jadis,
Que, sans pitié, mais sans cruauté certes,
J'avais foulé, blessé, perdu,
Dans l'innocent orgueil d'un implacable amour...

XIX

Dans l'attente du bien-aimé
Elle a gardé son âme fière;
Sa beauté veille tout entière
Dans l'attente du bien-aimé.
Rien n'a terni ce lys fermé,
Rien n'a troublé cette lumière ;
Dans l'attente du bien-aimé
Elle a gardé son âme fière.

Dans l'espérance de l'amour
Elle a souffert la solitude ;
La paix fut son inquiétude
Dans l'espérance de l'amour;
Mais l'espoir crée une habitude
Où la bonté fait son séjour...
Dans l'espérance de l'amour
Elle a souffert la solitude.

Et dans le rêve du bonheur
Son âme s'est épanouie ;
Et, toute crainte évanouie,
Elle s'est offerte au bonheur !
C'est la patiente douleur
Qui fait la vertu réjouie,
Et dans le rêve du bonheur
Veut toute l'âme épanouie !

XX

Si tu savais ta beauté,
Ta beauté sainte et superbe,
Tu goûterais la fierté
Qui fait s'exalter mon verbe,
Frémissant à ton côté.

Et sentant palpiter l'ombre
Des Amantes de jadis,
Pour qui la gloire du Nombre
A changé l'Erèbe sombre
En triomphants paradis ;

Et songeant que tout poème
Qui fixe un amour suprême
A droit à l'éternité,
Tu m'aimerais... pour toi-même,
Si tu savais ta beauté !

XXI

Pourquoi faut-il t'aimer chaque jour davantage
Et pourquoi souffrir toujours plus
De la grâce de tes refus?
O fière adolescente, ô fleur pure et sauvage,
O mystique miroir de mon âme d'amour!

Tes chères mains qu'un contact effarouche;
L'effroi subtil dont un mot de ma bouche,
Un seul mot tendre et sans détour
Qu'elle murmure à ton oreille,
Fait, aussi redouté qu'une approche d'abeille,
Rougir et pâlir tour à tour
Ton front, ta joue et ta lèvre peureuse;

Ce vierge amour de liberté,
Ce rêve ingénu de beauté,
Cette candeur de soi-même amoureuse,
Tout en toi fait mon âme heureuse et malheureuse,
Clair trésor, douce vénusté!

XXII

J'ai mon pire ennemi, là, dans ma chambre,
Tout près de moi, qui sans cesse m'épie.
Cet ennemi, c'est mon miroir.
« Approche-toi ! » me sourit-il
De son eau froide, tentatrice.
« Comment, vieil enfant, pauvre fou,
Avec ces yeux mélancoliques,
Et ce front désert, et déjà ces rides,
Tu ne crains pas d'aimer encor !... »
Mais je me détourne et je songe
Amèrement : Qui fera donc jamais
Pour le cœur un miroir aussi...
Nous nous y verrions toujours jeunes !

XXIII

Si tôt que je t'ai vue, heureux, malheureux jour !
J'ai désiré faire de toi tout mon amour,
O jeune fille !
Maintenant, ballotté de la crainte à l'espoir,
Rien ne m'est plus que le souci de te revoir,
Ma jeune fille !

Tout est décoloré de ce qui luit sans toi
Aux yeux de ma raison comme aux yeux de ma foi,
O jeune fille !
Plutôt qu'y renoncer ou que m'en repentir,
Oh ! mourir de mon rêve, oh ! m'y anéantir,
Ma jeune fille !...

XXIV

Je t'aime parce que je t'aime,
Et que t'aimer est ma douleur,
Mon amour étant tout moi-même,
Ma douleur étant tout mon cœur.

Je t'aime pour le bien d'ivresse
Qui rayonne de ta beauté,
Pour l'être fier qu'elle confesse,
Et pour son bien de charité.

Je t'aime pour goûter la vie
Et n'en désaltérer qu'en toi
Une ardeur jamais assouvie,
Source de vie où va ma foi !

Je t'aime, ô frais miroir du monde,
Que rien du monde n'a terni,
Pour l'âme ingénue et profonde
Où tu reflètes l'infini.

XXV

L'affreux cauchemar, l'odieuse angoisse...
Deux mots de sa main ont tout dissipé.
Cher petit papier que ma lèvre froisse,
Que mes pleurs de joie ont déjà trempé !

Tout un avenir d'amour sans souffrance
Où mon âme encor pourra s'envoler...
J'avais tout perdu, perdant l'espérance :
Qu'il en fallait peu pour me consoler !

Deux mots de sa main m'ont permis de vivre !
De quel poids brûlant s'allège mon cœur...
Humble illusion, mais dont je m'enivre :
Un peu d'amitié pour tant de douleur !

XXVI

Je sais tout, je sais tout, que l'âme est inconstante,
Si longtemps qu'elle mêle à l'Amour ses amours,
Que les feux du désir finissent en fumée;
Que l'ivresse de chair du dégoût est suivie;
Que la trame du songe est faite de nuées
Et qu'au terme du rêve est l'odieux réveil!

Et pourtant, et pourtant, je te donne mon âme,
Toute, et sincère, et nue, ô toi qui n'en veux pas!
Riche de la candeur qui ressuscite en elle,
Pour t'avoir reconnue en t'ayant regardée!
Mon âme d'autrefois, timide, humble, ingénue,
Dont, même devant Dieu, je ne rougirais pas.

XXVII

D'où me vient cet air de jeunesse
Qui me met tant de flamme aux yeux ?
A quel bienfait mystérieux
Dois-je ma soudaine allégresse ?

Est-ce une gloire, est-ce un bonheur
Dont le flux inonde mon âme ?...
Ce n'est qu'un sourire de femme
Qui remplit d'ivresse mon cœur.

Oh ! rien de plus, rien qu'un sourire ;
Mais j'avais si longtemps souffert !
Ce cœur, si simplement offert,
S'affligeait qu'on pût le maudire...

M'ayant permis de la revoir,
Elle a souri, la bien-aimée,
Et sa rigueur tant blasphémée
Va m'être la source d'espoir !...

— De ces yeux froids, ces yeux de glace,
Ne me regarde plus jamais ;
Mais de tes doux yeux que j'aimais,
Ceux dont le ciel t'a fait la grâce.

J'ai tout oublié, mon amour !...
Si mon désir connut ta haine,
Tes vrais yeux ont noyé ma peine ;
— Tu peux l'oublier à ton tour.

XXVIII

Pourquoi tenir si fort à ce qu'on sait fragile !
Amants désespérés après un moindre espoir,
L'amour que vous portez est un vase d'argile
Qu'un frisson de vos mains suffit à laisser choir.

Mais l'infini de l'âme est dans ce faible espace ;
L'être a connu le ciel, qui s'y sent enivré !
Si le divin parfum n'est qu'un souffle qui passe,
On ne veut pas mourir sans l'avoir respiré.

Je vous ai vue, un soir ; l'arome de prodige
Dans son enchantement a su me renfermer.
L'ivresse était bientôt un douloureux vertige
Et, depuis ce temps-là, je meurs de vous aimer.

XXIX

Je te donne mon cœur : il est toute ma vie...
Prends-le... ne le prends pas... je te donne mon cœur!
Pour tout bonheur, j'aspire à t'avoir bien servie.
Est-ce trop demander ? Laisse-moi ce bonheur.

Un jour, qui sait ! songeant combien rare est la flamme
Où survive l'or pur si prompt à se ternir,
Tu jugeras l'ardeur loyale de mon âme,
Digne de son espoir et de ton souvenir.

Alors, Source de grâce au sourire illusoire,
Peut-être voudras-tu, réfléchissant mon sort,
Me laissant t'approcher, me permettant de boire,
Désaltérer l'amour qui sut braver la mort.

XXX

Dans les champs dévastés où le grand Passé dort,
Parfois un voyageur, épris de découvertes,
Distingue sur la lande un coin d'herbe plus verte
Et, songeant que, puissante à défier le Sort,
A persisté la vie en la matière inerte,
Il exhume une tombe où sommeillait un mort.

Dieu sait le vain désir où s'épuise mon âme !...
Celle qui se refuse à me porter secours,
Pour douter qu'il survive à sa première flamme,
Revenant au passé, sentira, quelque jour,
D'un cœur mort à l'espoir mais trop fier pour le blâme,
Prête à jaillir encor, l'étincelle d'amour !

XXXI

Oh ! la tristesse des masques,
Quand on a le cœur en deuil !...
Pourquoi m'insultez-vous en profanant l'amour,
Grossiers simulacres de joie !

L'amour ? Hélas ! quel est ce faux dieu qu'on adore !
— Amour, amour empoisonneur,
Quel crime expiai-je par toi,
Pour ainsi faire amèrement souffrir
Un cœur qui vivait de mon cœur,
Cruel amour, frère du déshonneur ?...

Quand, seul avec toi, je m'afflige,
Pour une qui ne m'entend pas,
Il en est une autre qui pleure
A me sentir si libre d'elle,
Depuis que tu commandes à mon âme,
O tyran sans pitié dont j'accepte la loi
Plus dure qu'une loi de haine.
Et qu'est-ce que cet amour sans amour ?
Ce désir pervers qui n'est que d'orgueil ?
Puisque être aimé guérit d'aimer !...

— Vous, cependant, chère âme aimante,
Vous qui m'avez gardé la tendresse ingénue,
L'amour premier d'un cœur fidèle et pur,
Faut-il être assez fou dans ma fureur démente,
Pour préférer au bien qui pour moi veille en vous,
Tant de mal qni vient d'une autre,
De la chère ennemie à qui va tout mon cœur...

Oh ! ces jours odieux, ces jours de carnaval,
Lugubres, faux, sinistres,
Qui secouent sans pitié
Sur mon cœur douloureux leurs grelots d'ironie,
Leurs épais tambours de mensonge,
Leurs cymbales de désespoir !...

XXXII

Faut-il désespérer, dites, ma jeune fille?
J'ai cru lire en vos yeux comme un apaisement,
L'approche du sourire et du consentement,
L'aube d'une tendresse où le désir scintille.

Faut-il désespérer quand je vois dans ces yeux
La pudeur qui vous fait si farouche et si belle
S'unir à la bonté, qui la sentait rebelle,
Pour n'exhaler en vous qu'un hymne harmonieux?...

XXXIII

O vous, ma jeune muse ardente et solitaire,
Qui tenez sous vos yeux l'empire de mes jours,
Quand, pour un monde vain, j'ai sauvé le mystère
D'une amitié dont vous désirez taire
La tendre indulgence envers mon amour,

Hippolyta, ma déesse hautaine,
L'acier de vos regards qui double
De son miroitement les doux fers de ma chaîne,
L'acier de vos regards me trouble
Comme une onde aimantée aux jeux de la sirène...

Hippolyta, tyrannique pensée
D'une volonté trop prompte au soupir,
Dans le souci de vous avoir blessée
Du seul regard d'un obstiné désir,
Et si bonne pourtant, Hippolyta, ma vie,
Qui savez apaiser avant qu'on s'humilie!
Ne me punissez pas, si j'ai pu vous déplaire,
D'un plus dur châtiment que du regard sévère
Que déjà votre lèvre adoucit d'un sourire...

J'ai si peur, chaque fois que de vous je m'exile,
D'avoir à mon insu démérité peut-être,
Et de vous mal comprendre, ô mon doux évangile !...
— Or ce soir, pauvre fou qui t'aime comme un sage,
Gardienne d'idéal dont mon cœur est le prêtre,
Je dépose à tes pieds ce gui, durable gage
De l'humble attachement tenace aux rameaux verts
Dont est mon patient espoir le témoignage,
Sœur de ma race, ô source où puise mon courage,
Hippolyta, druidesse aux yeux clairs!

XXXIV

Par ces temps noirs, si tu m'aimais,
Ces jours froids de pluie et de brume,
Nous pourrions dissiper ensemble
La dissolvante nostalgie.

L'un près de l'autre, dans ta chambre,
Parmi les livres et les fleurs,
Mêlant le songe à la musique,
Et tous les flambeaux allumés,

Nous vivrions l'oubli des heures,
Nous aimant sans nous l'avouer,
Nous sentant d'autant plus fidèles
Que ne nous lie aucun serment,

Heureux de la seule présence,
Dans l'accord des mêmes désirs,
Et ne consumant pas nos joies
A préparer le lendemain !...

XXXV

J'ai la folie
De ta beauté !
Et rien que pour orner ta vie,
— Si mon amour était compté
A ta couronne de clarté
Comme un fleuron de poésie, —
Sans plus d'espoir, sans plus d'envie,
Je souffrirais dans ma fierté
Tous les tourments de jalousie.

Mais tu repousses durement
Et le murmure de ma plainte
Et le silence où ma contrainte
Pleure si douloureusement.

Faut-il donc mourir, pour le crime
De t'avoir rencontrée un jour,
Sans avoir pu, beauté sublime !
Empêcher de naître l'amour ?..

XXXVI

J'ai senti dans ma chair l'aiguillon d'amertume,
La blessure béante au désir sans appui,
D'où surgit à l'amour que l'angoisse consume
L'instinct que l'être aimé s'est détaché de lui.

J'ai senti dans mon cœur la mort d'une espérance
Où tout mon idéal rêvait de s'assouvir,
Hélas! et j'ai perdu la foi dans ma souffrance,
Ni mon cœur ni ma chair ne pouvant rajeunir.

XXXVII

Eh bien ! non, vous mentez ; ma conscience veille ;
C'était trop souffrir, je vois désormais !
Mon cœur et ma raison ne croient plus mon oreille :
Vous me haïssez trop pour ne m'aimer jamais !

Pourriez-vous donc jurer que ce malin mystère,
O cœur passionné ! la haine par amour,
Le seul bien de vous que j'espère,
Ne livre son secret un jour ?...

Rien ne sert mieux l'amour que le mal qui l'abuse :
J'ai cru longtemps à ce haineux dédain ;
De faiblesse aujourd'hui son beau serment l'accuse ;
Ma tendresse l'opprime, il se défend en vain...
Rien ne se promet mieux que ce qui se refuse,
Et jamais veut dire demain !

XXXVIII

Oh ! qui me guérira mon cœur,
Mon cœur si triste et si malade !...
Pauvre enfant, qu'as-tu fait de moi ?
Qu'as-tu fait, sans y voir malice,
De ce cœur, ce pauvre cœur d'homme,
Hier encor si fort et si fier ?

Ah ! mes beaux yeux, mes douces lèvres,
Mes pures lèvres d'infini !
Ce front blanc sous tes cheveux d'ombre,
Cette taille lente et légère,
Tes bras frais, ta souple poitrine
Et tant de charme et de bonté
Parmi ta jeunesse adorable !

Car que n'aimais-je pas en toi ?..
Tout de toi possédait mon être,
O rythme tendre et ingénu
Et si sûr, ô ma jeune fille !
Mais ce regard et ce sourire !
Et toujours ces lèvres, ces yeux !..,

Je le sais, hélas ! je le sais,
Tant d'amour n'est pas sans désir
Ni tant de désir sans orgueil.
Et j'ai péché contre mon rêve :
Tout mon idéal pleure en toi...
Pardonne, chère âme, pardonne !
Si j'ai pu souffrir sans vertu,
Je sais m'humilier aussi ;
Mais n'exige pas qu'à toi je renonce:
Autant demander que je meure....

Ecoute, Songe de mes rêves !
Si je t'aime plus que ma vie,
Punis-moi de te l'avouer,
Mais laisse l'amour, dans mon âme,
Brûler silencieusement :
Tu ne parviendrais à l'éteindre !

Je t'aime d'un amour étrange, ô mon amie !
Sa flamme est une fleur vivace
Qui se nourrit des profondeurs de moi,
Et qu'aucun souffle humain, sans doute,
Ne saurait troubler ni ternir.
Elle a poussé si loin ses fibres dans mon être,
Cette fleur de sang et de feu,
Si doucement elle a su rayonner,
Que par l'odeur subtile aux sources de mystère,
Rien, plus rien ne survit que d'elle,
En mon cœur comme en mon esprit !

XXXIX

Pour la seconde fois, une insensible amie
A maudit ta plainte, ô mon cœur !
Et je m'en vais traînant au dehors, sous la pluie,
L'amer fardeau de ma rancœur.

— Pourquoi me repousser ainsi ? Quel est mon crime ?
L'aimer mieux que d'autres, l'aimer !...
Et sous mes airs fâcheux d'éternelle victime
Oser en vain me consumer...

Agitant ces pensers d'un tourment sans issue,
J'arrivai devant la maison
D'une femme autrefois bien chère, et disparue
Au lointain de mon horizon.

J'entrai, timide un peu. — Est-ce bien vous ? dit-elle,
N'êtes-vous donc plus amoureux ?
— De toi, toujours ! — Menteur ! Je sais... l'enfant est belle
Et vous passez pour un heureux !

... Et, les yeux dans les yeux, voulant savoir, savante,
Pire qu'au temps où je l'aimais,
D'une voix tout ensemble hostile et caressante,
D'un regard qu'elle n'eut jamais,

Elle sollicitait si bien la confidence
De mon secret, si tendrement,
Que j'assoupis près d'elle, une heure, la souffrance
Dont je meurs immortellement.

XL

C'est vainement qu'à chasser de mon âme
L'âpre souci qui l'exalte vers toi,
Tu t'efforceras, chère femme !
Ta pensée est ma foi,
Ton amour est mon roi,
Pensée, amour, ne sont que Toi
Dans l'éternité de mon âme !

J'ai tant souffert que j'aime ma souffrance,
Compagne amère et fidèle d'un cœur
Qui ne connut pas l'espérance.
Mais chaque nouveau pleur
Avive en ma douleur
Ton image, ô fleur de mon cœur !
Et l'espoir naît à ma souffrance !

XLI

J'ai toujours les yeux prêts aux larmes
Quand je songe à toi, chère enfant !
De moi-même, hélas ! rien ne me défend,
Rien que ces pauvres bonnes larmes,
Mes dernières, mes molles armes
Contre un désespoir étouffant.

Une fois pourtant, une fois, rien qu'une,
J'ai bien cru que tu m'aimerais.
Le cœur de la femme est plein de secrets !
J'attendais trop de ma fortune !...
Tu me ravis une par une
Tant de grâces que j'adorais.

Quel beau rêve, hélas ! j'avais fait de toi !
N'était-il si beau que pour être un rêve !...
Tout bonheur trop fort qui s'achève
Nous laisse meurtris, c'est l'humaine loi.
Si du feu d'espoir la lueur fut brève,
Je sens sa brûlure incurable en moi.

XLII

Allons, sois plus fort, sois d'un homme,
Mon cœur, c'est assez de soupirs !
N'as-tu pas ta jeunesse, en somme,
Et ta vigueur, et l'avenir !

Et l'orgueil, l'orgueil qui fait vivre !
Vivre pour soi vaut bien l'amour...
Allons, poète, ouvre tes livres
Et distrais ces soucis d'un jour !

Mais tout ce courage est fumée...
Déjà je sens, l'esprit hagard,
Faiblir mon cœur, ô bien-aimée,
Au souvenir de ton regard.

XLIII

Je supporterai tout de toi,
Puisque je t'aime,
Et j'humilierai dans ma foi
Ma fierté même.

Je saurai taire ma douleur
Devant toi-même,
Je saurai bénir mon malheur
Puisque je t'aime...

Pourrais-je suivre une autre loi
Que ta loi même,
Puisque c'est toi et rien que toi
Tout ce que j'aime!

XLIV

La viole d'amour du crépuscule
M'a pénétré, ce soir, au fond du cœur,
Comme un susurrement de libellule
Dans le calice endormi d'une fleur.

Elle y a réveillé ta vive image
Qu'enténébrait l'excès de mon chagrin,
Cruelle enfant à l'adoré visage,
Ame tumultueuse au front serein.

Mais que s'est-il passé dans tout mon être,
Puisque, t'ayant gardé la même foi,
J'ai pu, sans trop souffrir, te reconnaître...
— Est-ce toi, mon aimée, est-ce bien toi ?

XLV

O ma sincère, ô mon amie,
Chère âme de ma vie nouvelle,
Que je te sens près de la vérité !
Comme ta voix, restée fidèle
Aux premiers sentiments ingénus de ton être,
Est doucement vibrante encor
De sa surprise heureuse et toute pure
Devant l'éveil des choses à ton regard d'enfant !
Nulle autre avant toi ne m'avait donné
La blanche ivresse et la joie savoureuse
De cette émotion vierge de la vie
Devant la vie universelle ;
Nulle surtout ne m'était apparue
Aussi libre devant l'éternel esclavage
Qu'est ce monde sot et méchant
Pour toute âme qui s'y soumet ;
Nulle aussi digne enfin d'un amour sans réserve
Pour se découvrir, sans feinte candeur,
Aussi ingénue, aussi nue.

Chère âme aimée au doux visage,
Je sens qu'à te comprendre ainsi
Je te mérite davantage.
Je sens, je crois que les raisons de mon amour
Sont de celles qui persuadent,
Apportant à la fois les douceurs nécessaires
D'une ardente et humble tendresse
Et les fiertés d'un juste orgueil.

XLVI

— *D'après un thème populaire* —

Quand je baisai vos yeux dans l'ombre,
Au crépuscule, seuls tous deux,
L'air était muet, le ciel sombre,
Nul ne sut que j'étais heureux.

Mais une étoile, la première,
Déjà brillait au firmament.
Je vis tressaillir sa paupière
D'un envieux scintillement.

Et, songeant que la mer est femme,
Elle dit mon secret au flot,
Et le flot le dit à la rame
Qui le redit au matelot.

Et le matelot vers sa belle,
Ses filets lourds de goëmons,
Accourut, criant la nouvelle...
Pour l'univers, nous nous aimons !

XLVII

— Est-ce Toi que j'aime ou le seul Amour ?
Ah ! je n'ose affronter ma conscience...
La haine parfois m'est telle souffrance
Quand elle succède à son tour
Au flux de la tendre espérance,
Que je ne puis douter que je t'aime d'amour...

— Et pourtant, Amour, et pourtant,
Ta pure pensée à ma chair se mêle,
Dans le lâche désir et dans l'esprit rebelle,
Depuis tant de jours, si profondément,
Que tout fait de moi ton fidèle amant...
Amour, ô triste amour, servitude éternelle !

XLVIII

Quel âpre souci fait tes yeux plus sombres,
Sévère beauté,
Qui voilais hier, sous leurs jeunes ombres,
Si vive clarté !

Quel tourment secret sur ton doux front pèse,
O sereine enfant ?...
Ta souple poitrine halète au malaise
D'un songe étouffant.

En ta grâce rôde et souffre un scrupule,
Lourd nuage sur ta fierté,
Comme cette angoisse du crépuscule,
Qui fait accablants certains soirs d'été...

Ne cache plus à ma tendresse
L'inquiétude amère de ton cœur.
Je meurs de tout ce qui te blesse ;
Mais l'inconnu m'en double la douleur.

Pour me punir ainsi par l'ignorance,
Me ravis-tu jusqu'à ton amitié ?...
Ce froid dédain que me rend ta pitié
Fait agoniser ma souffrance !

XLIX

Comme je revenais de chez la bien-aimée,
(Si rare pour moi désormais !)
Par les quartiers populeux de la ville,
Avec mon viatique de souffrance,
De la voiture close où j'étouffais mes pleurs,
M'apparut soudain, éclair dans la nuit,
Le buste souple et fin, le doux geste gracile
D'une jeune servante penchée.
Elle versait à boire à de bien pauvres gens,
La taverne était sombre et délabrée ;
Mais de ce simple mouvement de jeune fille
S'exhalaient telle grâce et tel parfum,
Que je crus sentir sur mon âme
La consolation d'un peu de beauté,
L'encouragement de la Vie...

L

Résigne-toi, mon cœur, et t'abandonne aux larmes
Pourquoi lutter en vain ?
La jeunesse est cruelle et rien ne la désarme
Que sa souffrance ou ton dédain.

L'orgueil de la beauté méprise la tendresse,
Comme un lys radieux
Méprise la rosée où s'avive sans cesse
La sève qui l'érige aux cieux.

Un jour vient, toutefois, que la tête moins fière,
S'inclinant vers le cœur,
Implore de la bonne humilité première
Un réconfort dans la douleur...

Rien n'est irréparable où le cœur vit et veille :
C'est le profond destin
Des êtres que l'amour alimente et conseille,
De s'y régénérer sans fin.

LI

Oh! ton sourire, oh! ta beauté,
Quand je te revois, mon aimée!
Et puis, oh! cette dureté
Qui glace mon âme pâmée...

As-tu donc mépris de l'amour,
De l'amour qui blesse et qui souffre,
Qui rit et gémit tour à tour,
Qui flotte de l'azur au gouffre?...

As-tu peur, plutôt, des douleurs,
De la joie où l'espoir se leurre,
Et de l'allégresse qui pleure?. .
As-tu donc si peur de nos cœurs!...

LII

Oh ! qui te cueillera, fleur farouche, fleur pure
Et si riche d'éclat et d'éblouissement,
Qui sais, restant fidèle à la simple nature,
Griser les plus subtils d'un trouble enchantement...

O sœur de mon esprit, compagne de ma race,
Qui me rendra jamais ce que je perds en toi,
Tout ce mystique amour, — suave, austère grâce
En quoi se rejoignaient ma raison et ma foi...

Alors, tu m'as quitté sans retourner la tête ?
Sans prendre garde à tout ce que tu perds en moi ?...
Ta vaine liberté porte en soi la défaite
Commune aux pauvres cœurs dont l'orgueil est la loi.

Hélas ! que de beauté se meurt avec mon rêve !
Mais survit un amour qui n'aura pas été
De ceux dont la douleur comme la joie est brève,
Puisque j'en dois souffrir pendant l'éternité.

LIII

Mon Dieu ! délivrez-moi de la langueur d'amour
Où s'émiette l'âme,
Quand, sous cette fumée où disparaît la flamme,
Le pauvre cœur aimant perd le bienfait du jour.

Délivrez-moi du goût de ces vaines tourmentes
Où sombre la raison,
Où toute volonté, comme d'un lent poison,
S'épuise de sa lutte avec les épouvantes.

A ce qui fut en moi la jeunesse et l'orgueil,
L'ardeur vers la lumière,
Laissez du moins, Seigneur, l'illusion dernière
D'un peu de haine enfin, pour braver tout ce deuil...

LIV

En me faisant souffrir veux-tu donc que je chante ?...
Mon bonheur était sourd,
Dans son tranquille espoir, sourd à ta voix aimante
Où n'était pas l'Amour ;

Tu t'irritais, au fond d'une âme un peu jalouse
De créer son martyr,
Du patient repos où j'attendais l'épouse
Promise à mon désir ;

Et tu te condamnais au plus profond silence
Pour éprouver mon cœur,
Fière enfin de savoir par ton indifférence
Eveiller ma douleur...

LV

Je te bénis, ma divine tristesse,
J'ai recouvré par toi mon cœur,
Mon cœur de vingt ans, mon cœur de douleur,
        Mon cœur d'allégresse.

Je te bénis, mon pauvre désespoir,
Amer chagrin, peine profonde,
Pour les pleurs si doux dont le flot m'inonde
        Dès que vient le soir.

Je te bénis, ô tendresse infinie,
Où la dure enfant me retient...
Du bien et du mal qui d'elle me vient
        Sois cent fois bénie !

LVI

Sois moins femme, si tu veux plus que de l'amour,
De cet amour qui grise et passe,
Qui n'a qu'un lieu, qui n'a qu'un jour,
Quand l'Amitié vit de temps et d'espace,
Faisant du Rythme son séjour,
Flamme invisible et jamais lasse,
Pudique arome, esprit pur de l'Amour !...

LVII

Que de préjugés vous gardez, ma mie!
Que de partis-pris pour sentir l'amour!
Quels sots malotrus vous ont dit leur âme,
Leur expérience et leur vanité ?...

Comme il est fâcheux qu'une jeune fille
Qui vit discrètement sa fière et libre vie,
N'ait toujours près d'elle des êtres
De fine sensibilité,
Pour apprendre d'eux la sincérité
Et le goût de se mieux connaître.

N'écoutez plutôt personne, ma mie!
Ne vous souvenez d'aucuns conseilleurs:
Oubliez ces donneurs de creuses théories,
Ces fats, ces pédants, ces phraseurs.
Revivez seulement les chers instants de trouble
Où vous pensez avoir senti l'amour,
Quand le cœur vous battait plus lourd
Dans la poitrine plus légère.

LVIII

Depuis que vers tes yeux s'oriente ma vie,
Aurore de génie,
Radieuse beauté,
Tout mon cœur adorant ta volonté bénie
S'enferme sans envie
En son humilité.

Ayant su te revoir, et te voyant plus belle,
Meilleure et plus cruelle,
Et plus Toi que jamais,
Je me sens plus soumis et plus timide même
Envers tout ce que j'aime,
Et plus Moi désormais.

Voudrais-tu me priver, quand près de toi je passe,
De contempler ta grâce
Dans l'éclair d'un instant?...
Ce mendiant d'amour qui vit de ton sourire,
Ton regard le déchire
Oh! rien qu'en l'évitant!

Je ne demande plus qu'un peu moins de souffrance,
Le droit à l'espérance
Malgré moi-même, hélas !
— Espérer ! quand mon âme est liée à ton âme,
Seul bien qu'elle réclame
Des faux biens d'ici-bas !

LIX

O toi qui sais la vie en restant pure et bonne,
Et qui sais aussi ta beauté,
Quel charme en moi s'épand du sourire où rayonne,
O farouche enfant, ta fierté !

Quel mystère profond de pudeur et d'ivresse
Me fascine au fond de tes yeux,
Tes grands yeux chauds et clairs où m'attire sans cesse
Un vertige silencieux !...

Est-ce pour me verser l'orgueilleuse ambroisie,
Douceur brève, abîme de fiel ?
Ou me donner l'humble bonheur qui pacifie,
Le tendre amour béni du ciel ?...

LX

Va, je t'ai mieux aimée
Que t'ayant possédée, ô mon unique amour

Avec mes désirs et mes rêves,
J'ai goûté les moindres beautés
De cette face de lumière,
Visage d'âme et miroir de jeunesse,
Où j'adorais, silencieusement,
Où j'adorais en Toi l'infini de la Femme,
L'infini de l'Amour.

Ah ! ces paupières frémissantes,
Ce doux nez palpitant, ce front timide et pur,
Ces lèvres fines et vibrantes,
Ce subtil et tendre duvet de ta peau fraîche,
Et ces roseurs et ces pâleurs,
Et ces légères ombres bleues
De tes yeux fatigués de l'attente et des songes,
Oh ! jeune fille, oh ! mon amour !

Mais quoi, j'ai souffert, j'ai pleuré ;
Dans un vain désir j'ai perdu ma vie...
Vain ? Je ne sais ! Les longs jours de ma peine
Furent moins durs à mon tourment
Que ne furent divins mes courts instants de joie,
— Puisque j'ai pu croire, espérer, souffrir,
Et puisque tout cela c'est jouir de l'amour.

LXI

Que l'amour a d'étranges lois !
A qui confier ce problème :
Plus va le temps, moins je te vois,
Moins je te vois et plus je t'aime ?...

Toi, pourtant, qui ne m'aimes pas,
Mon amour s'attache à tes pas
Sans te révéler son martyre.
Et quand tu m'es tout l'univers
Je n'ai, moi, que ces pauvres vers,
Pour te bénir et me maudire !...

LXII

Où donc êtes-vous,
Toutes mes aimées,
Tendres lys, roses embaumées
Que je respirais à genoux ?

Source vive et fraîche
Parmi les roseaux,
Mon cœur vibrait de chants d'oiseaux ;
Quel souffle de mort le dessèche ?...

Les clartés d'antan
N'étaient donc qu'un leurre !
Est-ce la vie en moi qui pleure,
Plus gémissante que l'autan ?...

Où donc êtes-vous, frais et doux visages,
Regards de candeur,
Dont la vie en moi trouble les images,
— Quand vous avez fait, sur tant de rivages,
Se fixer mon rêve et battre mon cœur ?

Avez-vous chacun gardé souvenance
Du passant troublé,
Ame de désir, esprit de souffrance,
Qui, s'étant offert à tant d'espérance,
S'en fut, pourtant, inconsolé...

LXIII

Vous ne m'aimerez donc jamais,
Chère défiante éternelle !
Pour vous garder un cœur fidèle,
A ce destin je me soumets.

Hier, pourtant, je blasphémais...
Soudain, je vous sens moins rebelle,
Et déjà, dans mon triste zèle,
A plus d'amour je me promets !

Hélas ! quelle rigueur nouvelle ?
Vous n'étiez plus aujourd'hui Celle
En qui j'avais foi désormais.

Pourquoi votre claire prunelle
A me voir s'assombrissait-elle,
Sachant combien je vous aimais ?...

LXIV

Rythme grisant de ma douleur,
Tourments rafraîchis dans la flamme,
Musique apaisante, ondoyant dictame,
Je vous bénis, doux Art sauveur,
Art libérateur de mon âme !...

— Et toi, mon cœur, si tu Lui donnas tant d'amour
Contre une apparence de haine,
Si d'une douleur surhumaine
Son dédain fut le seul retour,
Va ! rien n'est perdu pour l'amour !
O cœur orgueilleux ! ne plains pas ta peine,
Bientôt la joie aura son tour.
L'amour dont tu crois la semence vaine,
Doit germer, doit fleurir un jour.

Car il n'est que d'aimer, sur toutes choses !
Et, pour savoir aimer, que de savoir souffrir.
Le monde à la douleur doit ses métamorphoses.
Les larmes de l'amour font vivre, non mourir...
— La nuit met la rosée aux calices des roses
Pour les faire s'épanouir !

LXV

Depuis plus d'un an, mon amour,
Je t'ai donné le meilleur de ma vie,
Toute ma pensée, tout mon cœur.
Mais, fière, tu les as reçus
Sans même daigner leur sourire,
Pour bien t'affirmer à toi-même,
Dans le plus frémissant orgueil,
Ta liberté farouche et ta pudeur craintive.

Depuis plus d'un an, j'ai sacrifié
Toute jouissance égoïste
Pour servir ton âme et l'orner,
Pour te faire heureuse et hautaine,
Humiliant toutes les autres femmes
Au triomphe de ta beauté.
— Tu n'as pas su trouver un seul mot de tendresse
Qui récompensât tant de soins !...

...Et ne t'ai-je pas fait encore
Le plus beau présent de la terre,
Puisque les frères de mon âme,
La patrie de mon idéal,
Et le cœur de ma race même,
Par moi t'ont donné leur amour !

LXVI

Humilité, c'est joie et charité ;
Orgueil, c'est tristesse et mensonge.

— Dans le tourment trop mérité
Qu'en moi l'amour obstinément prolonge,
Si, rendu pour un jour à sa simplicité,
Mon pauvre cœur a déserté
Le vaniteux souci qui l'oppresse et le ronge,
La moindre charité
Que lui fait ta beauté
Le remplit d'un bonheur de songe...

LXVII

Tu dis qu'il en fut de plus belles,
Et pourtant non, je n'en crois rien...
Je t'aime, ô mon souverain bien,
Immortelle entre les mortelles!

L'accord de vie et de clarté
D'où jaillit ta splendeur suprême
Te garde mon désir le même
En renouvelant ta beauté.

Et combien légère la chaîne
Dont tu tiens mon être lié,
Qui laisse la pure Amitié
Y respirer libre et sereine...

Ma tendresse est forte, vois-tu!
Une âme d'ordre et de lumière
Est sa compagne coutumière,
O mon amour, ô ma vertu!

LXVIII

...Et j'écoutais dialoguer ainsi nos âmes
Au Pays irréel où tout se réunit,
Sous un ciel pâle et traversé de molles flammes,
Muet comme l'amour et comme l'infini :

— Que cherchez-vous ici ? — Rien que toi-même.
— Tu me reconnais donc? — O ma beauté!...
— Comment m'appelles-tu? — Tout ce que j'aime.
— Quel âge a ton amour ? — L'éternité.

LXIX

Un petit bonnet blanc de résille,
Un fin bonnet brodé de la petite fille
Au front de rêve et de candide espoir,
Qu'elle fut tout de même en entrant dans la vie,
Un petit bonnet blanc de ma mie
Etait sur sa table, ce soir.

Elle le regardait, attendrie et songeuse,
Se voyant déjà grave en ce passé lointain,
Et ma lèvre appelait, vainement curieuse,
Sur sa lèvre mystérieuse
Les souvenirs de son premier matin.

Par cette blanche coiffe en ses doigts caressée,
Son enfance évoquait l'Enfance à sa pensée,
La frêle créature aux yeux couleur de ciel,
Que toute âme de femme en son être a bercée...
O doux instinct profond, Mères, cœur éternel!

LXX

Oui, tu seras pour moi le repos dans la joie,
Le retour du soleil dans l'aurore vermeille,
Le souriant rivage après la mer d'orage,
Le bien dont se repaît le vrai bonheur : la paix.

Que ne t'apercevais-je, ô lumière céleste,
Dans le désert de neige où frissonnait mon cœur !...
J'implore ta lueur pour qu'elle me secoure
Et déjà tout le reste est fondu dans l'amour !.

LXXI

O ma seule et chaste Pensée,
Vous dont j'accepte les rigueurs,
Cher tourment, sœur et fiancée
D'une âme par l'amour blessée,
Qui ne vit que de ses douleurs ;

Si je souffre de vos rudesses,
Jusqu'à craindre d'humilier
Le triste orgueil de mes faiblesses,
Vos sourires sont des tendresses,
Leur douceur fait tout oublier.

Et regagnant le sanctuaire
Du pur Amour, bienheureux port
Où la Raison s'abrite entière,
Je vous bénis d'être si fière,
De mon paisible réconfort.

LXXII

« — Ai-je donc l'air d'une amoureuse ?.., »
S'écria-t-elle enfin pour me tranquilliser.
Et moi qui la savais uniquement heureuse
D'avoir connu la gloire et son divin baiser,
J'eus soudain cette ivresse étrange et douloureuse,
O fière Hippolyta ! de me sentir oser,
Dans mon âme toujours peureuse,
Un peu de cet espoir, chère orgueilleuse,
Qu'un mot, un mot de vous pouvait réaliser...

LXXIII

Comme j'ai de toi l'âme lourde et veuve !
Que je souffre mal ton esprit moqueur !...
Quand tu m'as menti, que j'en ai la preuve,
Toi déjà si femme, enfant de mon cœur,
Tout anéanti, quittant ta demeure,
Je rentre au foyer, je songe et je pleure,
Et, pour tout un soir, c'est de la douleur.

Un mot négligent tombé de ta bouche,
Me voilà repris par l'ancien tourment !
Tu me mentais donc, ô pudeur farouche,
Quand j'étais si calme et si confiant ?...

Lourd chagrin, plus lourd qu'aucune souffrance,
Combien gravement par l'âge apporté !..
Etre si peu pour qui vous fut toute espérance,
Hélas ! et moins que rien... Mon seul aspect l'offense...
Songer à mon amour blesse sa liberté !...

Il me disait donc vrai, cruelle fille d'Ève,
Le passant que ton seul regard a su charmer,
Qui, du premier surnom dont l'image se lève,
Te baptisait Carmen, — pour avertir mon rêve,
Lui-même à peine sauf du péril de t'aimer...

Tu m'auras fait souffrir mille morts... — O détresse !
N'as-tu donc jamais su discerner la tendresse,
Du sombre, du fauve désir ?
— Les femmes sont compatissantes...
N'aurais-tu d'elles, toi, que les grâces savantes,
Art autant que science, art profond de mentir ?...

... Et j'écris, ce soir, l'aveu de ma peine,
Afin d'en alléger le poids,
Et songeant bientôt qu'une amour humaine
Cède aux plus misérables lois,

Mon faible cœur dit à mon âme lasse :
L'homme sincère en ses amours
Aux rets féminins s'embarrasse ;
Contre telle ruse il est sans recours...

Mais ce cœur de flamme à ton cœur de glace
Murmure : ô maître de mes jours !
Quand toute ivresse a de si prompts retours,
Toi seul encor tiens mon désir vivace...
Si ton mensonge est une grâce,
Fais-moi cette grâce toujours !

LXXIV

Par ces premiers jours de printemps,
Le désir luit aux yeux des femmes ;
Et gonflant, à l'éveil des âmes,
Tant de corsages palpitants,
En de molles flammes furtives,
Son foyer trahit leur secret...

Quel charme trouble en toi m'attire,
Désir, promesse de douleur !
Que le cœur est loin du sourire
Et dans quelle nuit vit le cœur !...
Mais le vertige qui me tente
Est doux comme une douce mort...

Et l'aimant par quoi plie et sombre
Ma chair frivole, pour un soir,
Distrait vainement mon cœur sombre
Du songe d'un unique espoir,
Du poison d'aimer qui le ronge
Dans sa faiblesse et son orgueil...

Elles passent, les pauvres femmes,
Les chères vaines, nos amours,
Emportant un peu de nos âmes
Aux plis légers de leurs atours,
Aux plis graves de leurs sourires
Dans le sillage des parfums...

LXXV

Tu sais que tu me fais souffrir,
Et pourtant ton cœur sans malice
Ne craint pas de me retenir
Dans le plus lancinant supplice...

Mais par quel douloureux retour,
Connais-tu donc que la souffrance
Est le plus certain de l'amour,
Qu'il faiblit à trop d'espérance ?

Tu consens à me voir douter
De toi comme des autres femmes,
Si mon désir te doit rester ?...
Pauvre cœur humain, pauvres âmes !

LXXVI

Je l'ai donc retrouvé, mais j'ose à peine y croire,
Dans la chambre candide au petit lit de fer,
Contre le crucifix d'ivoire,
Ce sot portrait qui fut mon tourment tout l'hiver...
Et le revoyant là, près du lit découvert,
Ah! les âmes du Purgatoire
Souffrent moins que je n'ai souffert!

— S'il ne vous hante plus, le détesté visage,
Si le philtre menteur cesse de vous charmer,
Pourquoi laisser planer ce menaçant nuage
Sur mon bonheur si prompt à s'alarmer ?
Par une ombre, pourquoi vous laisser opprimer ?...
Ecartez-la, chère âme, éloignez cette image
Qui vous empêche de m'aimer !

LXXVII

Jette les yeux sur moi, toi que chacun m'envie,
Cœur toujours prompt à se fermer,
Puisque tu crois à ma mélancolie,
Vois comme je souffre et s'il faut t'aimer!

Ah! combien près de toi j'avais de confiance!...
Je ne demandais rien de plus à l'Espérance;
Je me taisais, je me serais tu tout le jour,
Troublé rien qu'à te sentir vivre, ô mon amour!
Tout le Bonheur tenait dans ta seule présence
Et mon cœur débordait l'âme de mon silence...

Cher paradis perdu, loin de qui, maintenant,
Une angoisse me hante inséparablement!

Mais vous, douce moitié d'une cruelle vie!
Mais Toi, qui donc pourrait me détacher de toi,
Qui donc, sinon toi-même, hélas! étrange amie,
Au seul plaisir fidèle et dont l'unique loi,
L'orgueil, te fait railler un tourment qu'il envie...
Ah! t'arracher de moi, quelle amère folie!
Ta chair est en mon âme et mon âme en ta chair...
Et mon cœur n'en peut plus de t'aimer, cœur amer!

LXXVIII

Pourquoi me gardez-vous ce silence, méchante ?
Je souffre (et ma douleur ne peut se renfermer)
Je souffre par celui qui, je le sens, vous hante
Et que vous ne sauriez en confiance aimer.

Je souffre de vous voir si troublée et si grave,
Vous de qui toute joie était tout mon bonheur ;
Je souffre de savoir vaincu ce cœur si brave,
Et de n'avoir que du dédain pour son vainqueur.

Je souffre de penser que notre amitié sainte
Fut votre sacrifice à ce passant d'un jour,
Et que cette lumière est à jamais éteinte
Dont le foyer vivant nourrissait mon amour...

LXXIX

Laisse-toi tromper : tu seras le maître.
Sois lâche un moment pour régner un jour.
Le cœur de la femme est faible, il est traître,
Mais fidèle à qui dompte son amour.

Laisse-la mentir, et ta patience
Lui rendra le goût de la vérité ;
Mets dans la douleur toute la science,
Déjà ton pardon a fait ta beauté.

LXXX

Comme tu pèses sur ma vie, ô bien-aimée!
Comme mon cœur est lourd sitôt que vient la nuit,
De ce chagrin dont j'ai toute l'âme opprimée,
Tandis que ton dédain, tel un remords, me suit...

Mon cœur, ce pauvre cœur qui pleure et que je pleure,
Enfant mort et vivant que je porte toujours,
Se fait en moi plus sombre et plus lourd d'heure en heure:
Contre tant de douleur suis-je donc sans recours !...

A secouer enfin ces ténèbres de gouffre,
Hier pourtant, l'orgueil m'ayant pris sous sa loi,
Je m'étais cru guéri ; mais ce matin je souffre...
D'où vient tout cet amour impérissable en moi !

Je souffre, et son image, hélas ! sa chère image
Hante mon triste cœur inséparablement...
Ah ! qu'un amour de paix sans désir ni tourment
Soit le terme et l'oubli de cet amour d'orage !

Que loin du doute amer et des affres du soir,
Je vogue à la clarté sur la pâle indolence !..
A tel rêve, déjà, je sens moins ma souffrance.
— O Lumière, endors-moi dans ton vivant silence :
Toute lueur m'est un espoir !

Mais Vous qui voyez ma contrainte,
Cruelle ! si j'allais vous paraître odieux
Avec mon éternelle plainte ?
Si vous m'alliez priver du tourment de vos yeux !..

Pardon de ne pouvoir vous taire ma folie,
Ni renfermer au plus profond de moi
Un sentiment qui domine ma vie ;
Pardon de ne pouvoir vous mentir dans ma foi...

Mais je vous sais la charité de l'indulgence,
Et que vous ne ravirez pas à ma douleur,
M'ayant interdit l'espérance,
La consolation de soulager mon cœur !

LXXXI

Tout amour est seul : aimer est folie !
Tout présent se meurt, tout passé s'oublie,
Et quel avenir mérite un effort ?
Le désir fait mal et la joie est rare.
Ce qui nous unit bientôt nous sépare...
    Rien ne vaut la paix de la mort.

LXXXII

Pourquoi, ce soir, suis-je si triste ?
Quand tout est mort, est-ce un pressentiment ?...
Faut-il qu'Amour me fasse, oh ! bien amèrement,
Plus vôtre que jamais, cœur égoïste,
Doux yeux de source au mirage inclément...

Oui, claire comme l'eau mais comme elle fuyante,
Muse, nymphe éternelle au détour des roseaux,
Divine lueur et forme ondoyante,
Corps de sirène et chant d'oiseau !...

Que n'enveloppiez-vous cette clarté, d'un voile !
Ah ! si puissante qu'en son lointain paradis,
A la revoir encor, ce soir je m'enhardis...
Le vaste ciel brille de moins d'étoiles
Que je n'y vois brûler de mes songes maudits !

Et cependant mon âme est toute ranimée
Du même feu dont je me consumais
Avant que tant d'espoir ne mourût en fumée...
Je ne t'ai jamais plus aimée
Qu'à l'heure où je me sens te perdre pour jamais,
Hippolyta, ma bien-aimée !

Ah ! ma beauté, miroir de toute la beauté,
Doux visage, si pur qu'il fait pleurer les anges
En regret de l'humanité,
Quand ils quittent, la nuit, leurs divines phalanges
Pour venir épier ta face de clarté !..

Le psaume de l'ancienne ivresse en moi se lève !
Voici tes bras, tes beaux bras nus
Dont j'étais fasciné sans trêve,
Tes bras blancs, tes bras ingénus,
Si chauds à mon désir et si frais à mon rêve.

Voici ton fin visage au front impérieux,
Et ta douce poitrine et ton sein radieux
Dans un jaillissement de sève liliale !
Chair diaphane ! Elle surgit devant mes yeux,
Tel un nénufar svelte érigeant vers les cieux,
Sur la nappe des eaux, sa coupe végétale...

Et voilà que soudain, l'amour me trahissant,
Un incarnat de rose blanche,
Léger, subtil, trahit ton sang,
Et que toute ton âme en tes regards se penche,
Dans son jeune émoi frémissant...

Doux battements des yeux, par où l'âme respire,
Que ne livrez-vous d'Elle à mon désir fervent !
Que ne révélez-vous de ce cœur décevant
Où d'un bonheur inespéré m'attire,
Ce soir, le vertige vivant !...

Libre fleur de vie, ô lumière heureuse !
Hippolyta, prudente et sincère candeur !
Si la douleur avait fait ma foi ténébreuse,
  Ta seule vue, amère Ensorceleuse,
  Réveille de l'ancienne ardeur
  Toute la flamme généreuse,
Claire face d'amour où s'exalte mon cœur !

LXXXIII

Oh ! ce doux vertige grisant
Où se voit sombrer l'âme lasse,
Aux sons épars du vent qui passe
Dans le soleil agonisant !

Cette langueur qui sent le gouffre,
Dont le ciel même est en émoi,
Qui fait qu'on soupire et qu'on souffre,
Qu'on pleure, sans savoir pourquoi !...

Pourquoi faut-il qu'elle me hante
Aujourd'hui si profondément,
Et que mon trouble s'épouvante
Aux délices de son tourment ?...

Quel mal retient l'âme abîmée
Dans telle insondable douleur ?...
Ne quitteras-tu pas mon cœur,
O ma cruelle bien-aimée !...

LXXXIV

Chasse les tourments où s'use ta vie,
Eloigne de toi l'atroce langueur ;
Demande à l'orgueil, humble et tendre cœur,
Fût-ce à l'égoïsme, un peu d'énergie.

Lorsque tout vivant lutte avec le sort,
Trop longue douleur est bientôt faiblesse.
Une lâcheté naît de la détresse...
Et le soir s'avance et voici la mort.

LXXXV

Console ta douleur dans la Beauté qui dure,
Ta douleur passagère, âme ivre d'infini !
Celle-là dont tu meurs, ta chère créature,
Plus qu'à toi-même encore échappe à la nature :
Ton rêve à son Image est à jamais uni.

Le bien qui te la fit si chère entre les femmes,
Sa suprême beauté, ce bien demeure en toi :
C'est de l'aimant d'amour que rayonnent les âmes
Dans le rythme des corps à qui va notre foi,
— Mystique aimant nourri d'un échange de flammes!

Toute beauté qui naît porte un espoir d'amour ;
Amour, même de songe, est aurore de vie ;
Toute vie, au bonheur, tend d'un cœur sans détour,
Et le bonheur sincère, ignorant toute envie,
Pur comme la beauté, vit de joie et de jour !

LXXXVI

Hélas ! combien de soucis inutiles,
D'ardents désirs bientôt reconnus vains !...
Mon âme, à quoi bon tant de soins serviles
Et toutes ces douleurs, et ces cris trop humains ?...

Sans profit pour ta patience
— Toute douleur n'étant pas la science —
Et sans faire trêve un seul jour,
Elles t'aigrissent, te meurtrissent
Dans ta foi qu'elles affaiblissent,
Dans ta rancune envers toi-même et ton amour...

Ah ! souffrir sans bienfait pour la vertu, misère !
Douter, douter du vrai, dans une âme sincère...

Ces vains tourments qu'on offre à Dieu, ce sombre deuil,
Les reçoit-il de notre âme d'orgueil,
Même humble et franche dans sa plainte ?...
L'orgueil ?... Mais la santé du cœur fait l'âme sainte,
Puisqu'en toute saine beauté
Une âme veille, une âme de fierté.
L'amour n'est point vaine faiblesse
Si c'est de charité qu'il peut s'abandonner.
Et j'ai senti surgir en mon cerveau l'ivresse
D'une bonté suprême ivre de pardonner.

— Je vous ai bien aimée et je vous aime encore
De vous savoir souffrir, vous qui ne m'aimez pas.
Et vous souffrez d'un autre... et maintenant, hélas !
C'est dans son désespoir que mon cœur vous adore.

Ah ! n'ayant pour tout bien que ma fidélité,
Apaisé par la nuit sublime du silence,
Et grisant ma douleur d'héroïque bonté,
Puissé-je à cet orgueil devoir la patience :

Lui seul me gardera jusqu'à mon dernïer jour
Et ce cœur d'espérance et cette âme d'amour !

LXXXVII

On n'est jaloux que de ses pairs...
Ne pensez donc pas, mon amie,
Que celle qui s'égare en vous
A la poursuite misérable
De ce que j'ai, sans vain orgueil,
Dédaigné même de connaître,
Que celle-là puisse faire souffrir
Une âme éprise de votre âme.

C'est l'autre Vous, ma chère amour,
Votre Vous profond, immuable,
Image éternelle d'un rêve
Inséparable de mon Moi,
C'est vous, Hippolyta, vous seule
En qui s'agite le problème
De ma tristesse et de ma joie,
Qui d'un affront, d'un dédain, d'un oubli
De votre beauté charitable,
Pouvez martyriser un être de désir,
Eperdu de trouble et de crainte,
— Ou l'emparadiser dans l'amour infini...

LXXXVIII

Je te ferai vomir ton orgueil, âme dure !
J'humilierai si bas ton sourd et mauvais cœur,
Et, brisant les raisons de ton instinct parjure,
A ma raison sereine, à ma volonté pure,
Je te crierai si haut les droits de ma rancœur,

Qu'il te faudra bien prendre en pitié ta faiblesse,
En honte ton caprice, en dégoût ton désir,
O femme trois fois femme, ô craintive traîtresse...
Puis je me pencherai, grave, sur ta détresse,
Et je m'attendrirai sur ton premier soupir.

LXXXIX

A tant souffrir, mon cœur ose enfin se détendre,
Un doux éclair d'orgueil l'ayant illuminé :
A force d'aimer et de tout comprendre
J'ai tout pardonné.

Dans la paix ineffable où ma douleur se noie,
Toute vaillante encor d'avoir bien combattu,
La bonté me porte à la joie,
Et cette joie est ma vertu !

XC

Toute blessure en soi porte sa cicatrice,
Toute douleur garde un espoir de guérison,
Pour tous les maux humains la nature complice
Fait naître l'antidote à côté du poison.

XCI

Ah ! je languis de vous, j'ai le cœur bien malade ;
Pardonnez-moi de vous en faire aveu ;
Mais la fièvre d'aimer me consume d'un feu
Si poignant, si lent, qu'il me persuade
D'oser à Vous m'abandonner un peu.

Qu'ils sont longs, les jours de l'absence,
Quand pour écho la plainte a le silence,
Et qu'une lèvre charitable se dément,
Aux yeux du souvenir, par un front inclément...
Souvenir tout mêlé d'angoisse et d'espérance !...

Oh ! les étonnements ingénus, la fierté
Impérante et candide où sourit ta beauté,
De son rêve royal s'éveillant à la vie
Et surprise toujours de n'être pas servie...
Puis cet éclair d'orgueil au cœur épouvanté !

Cet affolant regard qui fait brûler la fièvre
Aux mendiants d'amour que rencontrent tes pas...
Pitié, femme ! Si tous n'y succombèrent pas,
Laisse la chair dormir ! mais garde sur ta lèvre
Le pli de dureté dont tu les guériras.

Convaincre un cœur de femme ?... En quel souci l'atteindre
Où le tyran se laisse découvrir,
Jaloux de n'avouer qu'à soi tout son désir ?...
Vous m'aimez trop peu pour me plaindre,
Et je songe à vous pour me secourir !...

L'amour au seul Amour demande sa justice.
Et, malgré mes tourments passés,
Je retourne à mon cher supplice,
— Car vous ne m'aimez pas assez
Pour que je vous désobéisse...

Ah ! si la profondeur d'un amour se mesure
A la douleur où l'absence l'endure,
Qui donc sut jamais aimer mieux !...
La triste fièvre a fait de l'exilé sa proie :
Rendez-moi l'espoir de ma seule joie :
Rafraîchir mon âme à vos yeux !

XCII

Un éclair d'oubli ! — Un éclat de rire
Et cette entrée inattendue et folle !...
Chair lumineuse, odeur de volupté,
Délicats froufrous d'élégance,
Et sur le corsage opulent, hardi,
Vingt joyaux scintillants épars
Où s'accroche, amère, la vue...
La sonore entrée de la joie de vivre,
De la belle et fantasque amie
Tant désirée jadis et tant pleurée,
Et puis si douce, si fidèle...
Dès qu'elle ne fut plus aimée.

Un éclair d'oubli !... Baisers sur les mains,
Sur la nuque, le front, les lèvres ;
Paroles de fièvre à peine sincères...
Elle-même alors, qui n'espérait plus,
Feint la surprise et s'abandonne :
« — Vous m'aimez encor ? — Le voyez-vous pas !...
— Tu n'y pensais plus !... Mais moi, je reviens
Et me voilà presque une vieille femme... »
Nous nous regardons, tendres, et bien tristes.

Un éclair d'oubli... Mais rien qu'un éclair !

XCIII

Hélas ! hélas ! qu'il te faut de courage,
Mon pauvre cœur, si tu veux renoncer
  Telle tendresse, et te forcer
  A revêtir l'habit du sage,
  Dureté d'âme et de visage,
— Car tu ne dois l'orgueilleuse bercer
  De tes faiblesses davantage.

  On ne triomphe de l'amour,
  De l'amour pervers de la femme,
  Qu'en mettant au plus haut prix l'âme
Qu'elle avait cru gagner du premier jour.
Toute humilité d'un cœur sans détour,
Dans ce cœur rusé ne trouve que blâme...
Tant qu'il n'est pas humble à son tour !

Mais qui ferait, sans que désir périsse,
  Prendre le cours de la Raison
  A la barque de son caprice ?
Le vent Hasard vers un trouble horizon
  Pousse la nef de maléfice.
Or, veuille Amour qu'avant une saison
En Désespoir elle ne s'engloutisse !...

XCIV

Irai-je ? Faut-il que je la revoie ?
N'irai-je pas ? Alors, quel lendemain ?
Partir, c'est peut-être la joie,
Puisque rester, c'est le chagrin ?

Mais de quels yeux, de quel sourire
Suis-je attendu de mes chères amours ?
Pourquoi dois-je à cette âme un éternel martyre
Quand le sort de mon âme est de l'aimer toujours !...

Et si je n'y vais point, misère !
C'est le même infernal souci...
Pourtant, ignorer tout, alors qu'on désespère,
Laisse un peu d'espérance amère.
— Ignore, mon cœur ; va, c'est mieux ainsi !

Mais me rapprocher d'elle... oh ! tourment ineffable !
Fût-ce pour n'y trouver que de méchants regards,
C'est moins affreux que ce silence qui m'accable,
C'est moins lourd que le doute et l'absence... Je pars !

XCV

Ta suprême richesse, Homme, est dans la douleur.
C'est te sentir deux fois le maître de ton cœur,
En éprouvant par lui ton essence immortelle,
Qu'affronter la souffrance et que triompher d'elle.

Quand nulle charité ne se croit sans retour,
Tout le bonheur de vivre est d'agir par amour.

Il gît en toute peine un fort levain de joie :
Du vicieux ennui l'âme oisive est la proie ;
Le désir de vertu qui naît du seul effort,
Dans l'air pur du courage atteint son réconfort.

XCVI

— « Feriez-vous des vers pour moi ? Pour moi seule ?... »
Oh ! doux cœur simple, oh ! bon regard !
J'ai retrouvé dans ta voix la Tendresse,
Que depuis si longtemps je ne connaissais plus.

Ainsi quelque chose de moi
Peut rendre encore une âme heureuse !...
Toute vertu n'est pas flétrie,
Tout germe de verdeur, dans ce cœur desséché...

Je peux donner un peu de joie ;
Mes yeux luisent encor de l'aimant du désir...
— Ce n'est pas par pitié seulement que tu m'aimes ?...
L'Autre m'a fait si fort incroyant à l'amour !

Ah ! comme je suis las de tant de dureté,
De cet égoïsme à la fin stérile
D'où si longtemps l'amour en moi
Se renouvela pour Sa gloire !...

Mais voici ta bonne simplesse,
Aimante et franche et sans orgueil :
Je t'en ferai, des vers, pour toi seule, chère âme !
— Hélas ! que ne puis-je t'aimer !...

XCVII

Oh ! clairvoyante angoisse de la Femme
Dans son désir prématurément las...
Pour un peu de joie, ici, qui l'enflamme,
Quelle cendre amère là-bas !
— « Jamais ! » répond d'abord son âme,
Et puis : « Toujours ! » et puis : « Hélas ! »

Quand l'espoir, conseiller de bonheur, qu'elle écoute,
Est de durable amour plus que de volupté,
Elle sent si brève la route
Où pourra régner sa beauté,
Qu'elle hésite à s'embarquer toute
Sur ce vaisseau d'éternité.

Elle hésite à ce *Oui* suprême :
Consentement n'amène que chagrin,
Quand un *Non* douloureux à l'être aimé lui-même
Fait l'esprit maître souverain...
Elle hésite, elle tremble, — elle aime !
Et vogue au désespoir avec un cœur serein.

Elle se sait plus tôt que l'homme condamnée
A voir humilié l'orgueil d'une beauté
Que l'excès précipite à la brièveté...
Mais elle aime !.. Et domptant l'humaine destinée,
        Cette amour perverse et bornée
        S'épurera dans l'immortalité !

XCVIII

J'ai plusieurs âmes,
J'ai plusieurs âmes qui s'ignorent...
Maintenant j'en suis sûr, et je m'en épouvante.
— Toutes frémissantes en moi
Elles mènent ensemble, oh! pourtant si lointaines,
Et leurs tristesses et leurs joies.
Moi, je jouis et souffre tour à tour
De chacune de ces hôtesses,
Aussi vivement que jadis
Au temps où je n'avais qu'un cœur,
— Mais, par bonheur, moins longtemps, chaque fois,
Pour le salut de ma pensée!

Hélas! ma liberté naît de mon égoïsme...
Mais l'esprit sort plus pur de la cendre du cœur.

XCIX

Amour, songe du vrai, doux maître du silence,
Par qui nous est le monde ou maudit ou béni,
        Amour, ardente patience,
Et toi de qui nous vient toute joie et souffrance,
O Justice sans lois, Droit toujours rajeuni,
        Femme, esclave de l'infini,
    — Sous vos regards s'était jadis uni
    Mon jeune cœur à la jeune Espérance...
        Depuis que la jeunesse a fui,
        Dites, qu'avez-vous fait de lui ?...

C

Non ! non ! ne me demande plus
De te chanter aussi, chère compatissante !
Mais laisse plutôt s'asseoir entre nous,
S'il est indulgent, le Bonheur,
Ce compagnon muet et grave...

Je m'adressais à mon amour,
Quand je chantais, bien plus qu'à mon aimée :
Peux-tu les envier, ces cris de ma misère ?...
Car, maintenant, je les méprise,
Mes consolations d'orgueil !

Que tu m'aimais... de pitié tendre,
Petite fille attardée dans la femme,
Cela, cela, je le savais ;
Depuis longtemps me le disaient tes yeux...
Déjà je souffrais moins, peut-être...

Oh ! notre cœur, triste cœur lamentable !
Esclavage de la Tendresse !...
Mais, quoi ! je te sentais jalouse,
Et j'étais trop sincère aussi
Envers toi, tout comme envers l'Autre...

Je ne voulais, je n'osais pas...
Et lâchement j'usais ma vie
Dans cet amour ancien qui ne veut pas mourir,
— Amour si malheureux encore,
A poursuivre toujours tout ce qu'il a donné,

Amour trop pur et trop sincère,
Amour trop croyant de l'Amour,
Hélas ! trop jeune, sous les rides
De ce cœur flétri sans vieillesse,
Et vieux d'avoir trop peu vécu...

Non ! non ! ne me demande rien,
Si tu crois entre nous l'espoir
Et la confiance possibles,
Rien qui ressemble à mon passé,
— Toi qui, du tien, souffres encore...

CI

Quand de l'être aimé tu sais la nature,
N'en sois ni jaloux, ni sûr à demi ;
Cache ton bonheur si tu veux qu'il dure :
Tout être vivant est ton ennemi.

Un durable amour vit de sa substance,
S'y renouvelant pour ne pas mourir.
Ah ! que de science et que de souffrance
Pour savoir aimer, sans aimer souffrir !...

CII

Puisque de tes tourments tu fais ton habitude,
Cœur farouche, éternel amant de la Douleur,
Sois-lui doux, c'est l'Amie, et sa sollicitude
Va jusqu'à consoler une âme du bonheur !

Car, pour éclairer mieux ta suprême aventure,
Amour t'a bien fait voir que toute volupté
Emprunte à la Douleur le vrai de sa nature,
Même le triste orgueil de sa sincérité.

Ah ! l'oubli de la mort ! ah ! l'heureuse chimère !...
J'aurai du moins, Vous rencontrant un soir béni,
Passante de beauté, songe d'une heure amère,

Pu rêver, sans l'espoir d'être à Vous réuni,
Le baiser de votre âme à ma vie éphémère,
Avant de retourner me perdre en l'infini.

CIII

Dans le trouble ingénu, comme au transport suprême,
Enfant toujours crédule et toujours inquiet,
L'Amour a bientôt fait de se trahir lui-même.
La tendresse répugne au moindre stratagème
Et la sincérité dissimule à regret...
Mais qui donc se confie assez dans ce qu'il aime,
Pour le pouvoir louer, devant un ami même,
Sans risquer son bonheur à livrer son secret?

L'amant sait qu'au regard du désir simple et probe
Un bonheur envié s'aigrit, et se dérobe.
Des périls de l'objet qui le fait soucieux
Il n'a que plus de soins à détourner les yeux.
Mais le vertige guette; et dans quelle contrainte,
Le cœur, de se sentir tromper est curieux,
Qui, prenant pour sa foi ce qui n'est que sa crainte,
Souffre jusqu'à se rendre à soi-même odieux!

Les tourments de l'amour laissent l'âme plus forte.
Une estime de soi met en qui les supporte
La durable vertu d'un austère plaisir
Que n'empoisonnent pas les ferments du désir.
Or le salut de l'âme exige qu'elle oublie,
Que ce qui fut sa loi lui semble sa folie :
Car vous naissez d'un songe, ô féminins serments,
Et vous êtes gravés sur l'haleine des vents.

CIV

Oh ! le rêve de gloire, ineffable et sacré,
Du rimeur de vingt ans, dans sa petite chambre...
Est-il réel, est-il sincère,
Est-il vrai, ce bonheur que je n'ai pas connu ?...
La gloire ? Pour des vers ?... J'en fis comme tant d'autres,
Mais à moi tout seul destinés,
Pour soulager ma peine ou tromper mon souci
Sans songer à aucun triomphe.
Car elle-même, elle n'y songe point,
Celle-là qui me les inspire,
Et ne les connaît plus depuis qu'ils sont si tristes...

La gloire ? Ah ! si ce n'est tout à fait un vain mot,
C'est sans doute un rêve posthume...
La gloire, c'est d'avoir souffert
Assez consciemment pour le redire aux hommes ;
C'est même, hélas ! de souffrir moins qu'autrui,
Pour se libérer, dans l'orgueil,
De sa lamentable misère...
Combien peu sûre, ainsi, telle victoire
Qui n'est, malgré son amère fierté,

Ni d'héroïsme, ni d'amour !
— Douce gloire de la vertu,
Salut à toi, la seule méritée !
Tu dois à ton obscur effort,
A ta modeste patience,
A ton humilité, d'être la plus certaine...

Je songe à tant d'humbles chapelles,
A tant d'oratoires perdus
Aux lieux les plus secrets du monde,
Sur les sommets les plus déserts,
Dans les plus profondes vallées,
Et célébrant le même nom,
Le nom d'un saint, le nom d'un pauvre,
Aux extrémités de la terre. .

CV

Comme le rossignol sur l'églantier sauvage,
Mon bonheur, au parfum qui s'exhalait de toi,
S'endormait, oubliant tout son ancien courage,
Du temps qu'il s'efforçait à conquérir ta foi.
Mais l'épine veillait sous l'églantine blanche,
Pour ravir le sommeil à ma félicité...
Alors je suis monté sur la plus haute branche,
Et seul et triste, j'ai chanté !

CVI

Tristesse décevante, énervantes langueurs :
Sentir, sentir toujours sa compagne assidue
Dans un songe étranger perdue,
En proie à l'obsédant Ailleurs...
Alors qu'on sait trop bien qu'il suffirait de feindre,
Pour la ramener toute, un cœur distrait ou las,
De faire à la Douleur défense de se plaindre...
Quel cœur d'homme sincère, hélas !
Pourrait jusque-là se contraindre ?...
Toute femme aimante sait feindre,
Mais l'homme qui feint n'aime pas.

CVII

Ah ! d'où vient que mon souvenir
Si plein de toi et de ton âme,
De mes angoisses, de mes songes,
Garde si faiblement l'image
De ta beauté vive et mortelle,
O mon éternelle beauté !
Que ce qui fut ma joie et mon contentement,
Les lignes de ton corps, celles de ton visage,
Fine grâce et fleur de sagesse,
Rythme discret d'une âme exquise,
Veille moins pur en mon esprit
Que la vertu profonde, ineffaçable en moi,
De tant de tourments que te doit mon âme,
Et qu'elle aura soufferts, sans haine,
Dans son respect de la Douleur.

Car la douleur, c'est la Vie même,
C'est le Devoir... Et pour avoir compris
Que toute joie doit s'épurer en elle,
J'ai vécu plus près qu'aucun autre
De l'essence de la beauté.

Je ne regrette rien : j'ai possédé ta vie ;
J'ai goûté, j'ai bu ton âme à sa source ;
J'ai joui seul de la fleur de ton être,
A respirer sa jeunesse et ses rêves,
Que le respect de mon amour
Exaltait au pur Idéal,
Dans l'ordre du Rythme éternel...
Or, cette angoisse, or toutes ces douleurs,
C'était le plus sûr de l'amour,
L'amour qui n'a d'autre mémoire
Que la mémoire de l'amour.

CVIII

— « Que faut-il faire, ami, quand on est triste ?
Je ne sais pas... je ne le fus jamais... »
Ah ! ce beau cœur n'est donc plus égoïste
Qui se rappelle à quel point je l'aimais !

— Ce qu'il faut faire, enfant ? Etre sincère.
Et si vraiment vous avez du chagrin,
Il faut pleurer, car on ne l'ose guère,
Et ce remède amer est souverain.

Quand vous serez ainsi redevenue
Petite fille, et que l'humilité
Vous montrera votre âme toute nue,
Vous prendrez garde alors à la bonté,

A la bonté, le suprême refuge,
Dès qu'assombri, pour trop se renfermer,
L'orgueil implore un regard, fût-ce un juge...
Ce qu'il faut faire, enfant ?...Il faut m'aimer !

CIX

Tout ce que peut offrir à l'âme du poète
La beauté juvénile et l'altière douceur,
Tout ce que peut promettre à l'espoir de son cœur
Un confiant regard dans un sourire en fête,

Tout ce que peut surtout donner à sa douleur,
D'exaltation sainte et d'ivresse muette
L'orgueil où la candeur naïve se reflète
Dans les frissons rythmés par la fière pudeur,

A l'heure qu'il me faut, sur ma vie en détresse,
Vous fermer pour jamais, portes de la Jeunesse,
Tout cela, d'où me vient tant de sérénité,

Je l'aurai donc connu — par la vertu de Celle
Qui m'aimanta le cœur d'une amour immortelle
A l'acier lilial de sa virginité.

CX

.. Je songe aux cris d'amour dolents et furieux,
Gonflés de pleurs harmonieux,
Dont la voix des derniers centaures
Emplissait les forêts sonores
Dans le crépuscule des dieux.

Ils éveillaient, héros désormais solitaires
D'un âge d'or sans lendemains,
Les échos des fauves mystères
De leurs unions salutaires
Avec les filles des humains.

Et les bois, tressaillants sous la clameur profonde,
Sentaient, dans un proche avenir,
La sève immense dépérir,
Qui fit à l'aurore du monde
La Nature et l'Homme s'unir.

CXI

Tu n'es pas de celles qui pleurent
Sous la lâche insulte et la calomnie.
Tes grands yeux clairs, ô ma vaillante,
Me répondent de ta fierté.

Tu veux confondre toute seule
Ces bas mécréants de ton pur génie.
Ton seul mépris sait réduire au silence
Ces envieux de toute loyauté.

Je t'aime ainsi, libre et farouche !
Et ne crois plus soumis mon cœur
Aux lois de l'ancienne injustice,
Capable des anciens tourments...

Si j'ai souffert de jalousie,
Dans un désir toujours en proie
Aux mille tortures du doute,
J'en suis sorti rasséréné !

Je te craignais semblable à toutes...
Toi cependant, Toi, doux cœur sage,
Tu n'es pas de celles qui croient
A la liberté pour le mal...

CXII

Depuis que ta splendeur vivante, sur mon âme,
Rien qu'en m'apparaissant, a semé le désir,
Une immortelle fleur aux pétales de flamme
T'offre en moi son parfum tendre comme un soupir.

Inextinguiblement, le languissant dictame
S'exhale, si plaintif que je m'y sens mourir ;
Mais, patient arome, en montant vers la Femme,
Le désir n'est que plus vivace à bien souffrir.

Qu'est-ce que tous mes maux, près de la poésie
Dont tu m'illuminas, beauté que j'ai choisie
Pour mon logis d'amour parmi tant de hasards ?

Quand ma vie en mon cœur a sa source profonde,
Mes yeux en son amour puisent tous leurs regards :
Je ne vois que tes traits dans la beauté du monde.

CXIII

Servante de l'amour, de tout désir complice,
Femme, ange de douceur et de rebellion,
Ton cœur est dévouement, ton âme est passion.
Et tu fuis le plein jour du vrai, de la justice,
Foulant aux pieds le droit, dédaignant la raison,
Pourvu que l'amour s'accomplisse !

Quel goût de dominer, plus vivant que ta foi,
Ta faiblesse éternelle a si bien mis en toi
Que, même sans aimer, toute femme est jalouse !...
Est-il un juste, un seul, dont ait subi la loi
Ce tyran qu'est ton cœur, maîtresse, amie, épouse ?
Près de lui qui fut jamais roi ?...

Envers toi cependant le poète est sans blâme,
Et, devant ta splendeur à demi consolé,
Il te bénit, fléau bienheureux de son âme
Par qui le froment pur se détache du blé.
Car l'avoir fait souffrir, c'est l'avoir révélé
Pour soi-même et le monde, ô femme !

CXIV

L'alta piaga immortal che m'assicura...
VITTORIA COLONNA.

Je pense à vous, sublime Eléonore,
A ce dernier printemps de Nice
Où, après tant d'années enfuies,
Je retrouvai votre profond sourire,
Votre beauté vaillante aux yeux tendres,
Et surtout votre âme, cette âme
Toujours altérée de gloire et d'amour.

Chaque mâtin, m'abordait sur vos lèvres,
Douce courtoisie fraternelle,
La salutation d'un poète,
Verbe serein d'une grande âme,
L'altière Vittoria Colonna.
L'alta piaga immortal che m'assicura...
Murmuriez-vous, doux cœur convalescent,
De cette voix trempée de larmes
Qui semble toujours implorer la paix...

Je pense à vous, sublime Douloureuse,
A vos soirs de triomphe amers, — et plus encor
A cette nuit de Noël à Venise,
Où bien cachée, à la messe des pauvres,
Toute menue, sous le châle de bure
Des Madones de Bellini,
La princesse de l'art tragique
Sanglotait comme une humble femme.

Vous aviez déjà ce sourire
Qu'à mon regard le cri résigné du poète
Signe éternellement de sa mélancolie.
En évoquant, ce soir, le vers sublime,
Je pense à vous et je songe à moi-même,
A mon âme sœur de votre âme
Par l'incurable nostalgie,
Par « la haute plaie immortelle »
Qui, comme vous, « me raffermit en moi... »

CXV

Maintenant que je sais ton âme, ô ma chère âme,
Sa candeur et sa loyauté,
Et quel tendre et subtil héroïsme la femme
Trouve à défendre sa fierté;

Maintenant que je vois quels intérêts infâmes,
Sous quel faux sourire abrités,
Peuvent souiller un nom, pur du plus léger blâme,
En proclamant sa pureté ;

Je demande pardon à mon amour lui-même
Des soupçons passagers qu'en mon cœur aux abois
Suscitait un tourment suprême;

Et dans la paix, enfin, libre de tant d'effrois,
Je t'aime désormais, je t'aime...
Comme quand je t'aimai pour la première fois !

CXVI

Ah ! comme elle le maudira,
Des profondeurs de sa nature,
L'inconnu prochain qui viendra
Et, vainqueur sans gloire, âme dure,
A l'amour que la chair torture,
Sournoisement l'initiera,
Par la concupiscence obscure !...

Comme elle le méprisera,
Cet impudent, dont l'aventure
Son fier idéal trahira,
Lourd désir qui lui semblera
Sous sa tendresse une imposture,
— Et, le premier, l'humiliera,
Dans l'orgueil qui la maintient pure...

———

CXVII

Le monde est trop petit pour l'homme,
Il en a sondé tous les horizons,
Il en a goûté tous les charmes,
Et le sortilège s'est évanoui.

Nulle incantation, même d'amour,
Ne fait plus surgir que des ombres.
La terre a perdu ses soupirs
En perdant tous ses vieux secrets.

Où fuir maintenant, compagne immortelle,
Ame de l'homme, où te réfugier ?
Il te restait hier l'Espace;
Sera-t-il pas conquis demain ?...

Et vous-mêmes, cieux étoilés
Qui nous épouvantiez naguère,
Pouvons-nous vous aimer ou seulement vous craindre,
Depuis que sûrement nous savons qu'à jamais
Vous nous êtes l'inaccessible...
Hélas! pauvre âme, où te réfugier?...

De ton destin poète incorrigible,
Homme, qui t'efforces toujours
De rendre à son éclat ce que rouilla le temps,
Ce frère de l'oubli, ton maître,
Ne cherche pas si loin ni si haut le mystère ;
Il est tout près, il est en toi :

Le vrai mystère, c'est toi-même ;
C'est ton cœur — et c'est l'infini.

CXVIII

Cache ton désir, — et pour le voir naître
On redoublera de grâce envers toi ;
Cache ta douleur, montre-toi ton maître :
Tu n'inspireras jamais plus de foi.

Cache aussi l'orgueil qui sauve ton âme :
On te haïrait de ne pas souffrir ;
Et jusqu'en tes yeux cache cette flamme
Par qui ta vertu peut ne pas mourir.

CXIX

Quand l'Amour nous est triste, il est grave à la femme.
Sa bouche nous le rend comme une amère fleur.
Et, si pur que d'abord elle en crut le dictame,
Si farouche est l'éclat dont il emplit son âme,
Qu'elle ignore, tremblante en face du Bonheur,
La chasteté joyeuse et l'allègre pudeur.

Quand le rire d'autrui lui porte l'épouvante,
Le rire de la femme est son libérateur...
Mais que du fourbe esprit la dague menaçante
Dont le brillant d'éclair seul alarmait son cœur,
Vienne à la fasciner... Pire qu'une démente,
Elle la brandira,... cet ange de douceur!

CXX

Je ne parle jamais de ton cœur, — que j'ignore,
Car après tant de jours, de semaines, de mois,
N'est-ce pas pour mon âme un étranger encore
Qu'un compagnon si proche et lointain à la fois !...

Pour tant d'heures au songe indolemment bercées,
Tu ne distingues plus l'ivresse des soupirs ;
L'excès d'âme affaiblit la vertu des pensées,
Comme l'excès d'amour la force des désirs.

As-tu donc écouté tant de mauvais apôtres,
Que, n'ayant pour aimer besoin que de ton cœur,
Tu n'estimes jamais qu'au jugement des autres...
On ne s'affranchit pas à douter du bonheur !

Ce goût de liberté, qu'en toi j'aimais farouche,
Je n'en attends plus rien... je le hais sans retour :
La saveur s'en aigrit aux baisers de ta bouche,
Femme, et ta liberté t'aliène à l'amour !

CXXI

« Une femme est toujours contrainte de mentir... »
Me disait-elle, ma Sincère,
Elle qui me dit tout, — quand je ne songe plus
A l'importuner des vaines souffrances
De ma curiosité jalouse...

— Mal irritant, mal éternel,
Insécurité des amants,
Qui garde à l'Amour son énigme
Dans la nécessité des franchises douteuses !...

J'ai mis long temps à la connaître.
Mais si j'ai mérité son cœur,
En osant me feindre à moi-même
Que je saurais pourtant vivre sans cet amour,
C'est d'avoir su comprendre enfin
Cette farouche ardeur de vierge
Vers la liberté de l'âme et du cœur...

— Mais que l'amour est douloureux, mon âme,
A qui ne peut aimer qu'avec son cœur !

CXXII

Iéu me rendrai la luno pleno
Que, dins la niue, fai lume i mas...
(*Mirèio*)

Ton âme est toute en moi, Poète, en ces nuits claires
Où, dans Paris qui dort, tous ses bruits assoupis,
Songeur errant qui compte les débris
D'un foyer d'amour que les vents contraires
Raniment sous la cendre à maints tisons meurtris,
— Ces belles nuits où, lâche à mes misères,
Promenant encor tant d'espoirs flétris,
Sur ses boulevards solitaires
Je me sens soudain si loin de Paris...

Ton âme est toute en moi, mon grand Ami, mon Maître,
Seul maître de ce temps, vrai sage, dernier prêtre
De la raison sereine et du probe idéal!
Et mon pays d'amour, ta Provence vermeille,
Surgit à mon esprit, comme en plein Floréal,
Sous cette lune fraîche aux rayons de cristal,
La douce lune de Mireille,
Qui « fait lumière aux mas », devers Sylvaréal.

Ton âme est toute en moi, sublime conseillère
D'ordre simple et de rythme pur !...
Et je crois retrouver, dans ce limpide azur,
Les leçons de clarté hautaine et familière
Qu'à mon âme épanchait cette âme de lumière
Qui, du Beau, m'aura fait un ami proche et sûr.
Car j'ai beaucoup souffert !... Mais, d'un délire obscur
Tant que ma vie était la proie,
Reconnaissais-tu le fils de ta joie ?...
Tel tourment n'est-il pas impur ?...

Ah ! tu m'as reconquis !... Je sens sur ma souffrance
Comme un baume léger s'infiltrer en silence,
Fait de douceur et de plein jour.
Dans les limbes d'un triste amour
Je m'épuisais d'inclairvoyance...
Ton âme est toute en moi, qui me fait délivrance :
Puisse sa loi de paix dominer sans retour
Ce cœur obstiné d'espérance !

CXXIII

Dans l'ardeur de l'azur morose
J'ai senti soupirer mon cœur,
D'une amère et lourde langueur,
Plus amère d'être sans cause ;

Telle une rose mal éclose
Qui souffrirait de la rancœur
D'exhaler sa divine fleur,
Veuve de son parfum de rose.

Mais quelle âme en vain peut s'ouvrir ?...
Voilà que, l'effort du soupir
Soulevant le fond de ma plainte,

A ce cœur qui s'était cru mort
Et s'exaltait en sa contrainte,
Naissait un soudain réconfort.

CXXIV

Triste et fou, cet amour !... J'espérais donc en lui
La même synthèse sublime
Des apports hasardeux du monde et de la vie,
Et de l'image de désir
Lointainement et lentement formée
Dans l'obscurité de la chair,
Sous le chaud regard de la conscience;
Le même accord harmonieux, le même
Que celui qui rayonne en moi
Et me fait T'aimer, t'aimer toute seule !...

Folie amère, illusion menteuse !...
Toi, cependant, Toi, tu es mienne,
De l'éternité d'un désir
Qui, rien que de te voir, me fit te reconnaître.
Car, te rencontrant, j'ai nommé l'Amour,
Dont l'âme vit secrète en moi,
Depuis que j'ai goûté le prix des larmes,
L'hôte terrible et doux qui déjà si souvent
M'aura changé la face de la vie,
En ne me laissant plus de foi

Qu'en la réalité des apparences...
Or j'avais peur, peur d'entendre ta voix,
Trouble et souhait de savoir si vraiment
C'était Lui qui devait me saluer en elle...

Mais la compagne du Désir, la Crainte,
M'ayant bientôt révélé dans tes yeux,
Miroirs profonds d'une grâce farouche,
Tout ce que la pudeur ajoute à la beauté,
J'eus soudain la foi dans l'espoir !

Sur ta pacifique et fière douceur
Ton regard embrasait l'aveu de ton silence.
Et fermant les yeux pour que dure
Cette entrelueur de la Joie,
J'enveloppai toute ta vie
Dans les ailes de mon amour !

CXXV

L'éternelle angoisse où grandit l'amour
Sans vieillir mon cœur m'a consumé l'âme.
Contre le péril de la femme
Je me sens moins fort chaque jour.

Le temps est venu, si lourd de tristesse,
Qui, remémorant les soirs de douleur,
Fait n'espérer qu'en la vieillesse
Un avènement du bonheur...

CXXVI

La femme est poison pour la femme...
Devant tout aveu de faiblesse
Nulle raison d'amour ne lui dictant nul blâme,
Elle appelle amitié sa caressante adresse
A substituer dans une âme
La jalousie à la tendresse...

Et quelle femme en aime une autre,
D'assez libre et pure amitié,
Pour que reste son cœur mieux que le bon apôtre
De la doucereuse pitié ?...
Dans sa menteuse patenôtre
Son mépris de la Femme est pour plus de moitié!

CXXVII

Voici le soir... Combien de semblables journées
De tristesse, de joie et de pesante angoisse,
De lutte avec l'Esprit, avec l'Amour,
Avec ma pensée et mon cœur,
Avec la Nuit, avec l'irresponsable Sort,
Avec cette Beauté funeste
Qui fait supportable la vie...

Ah! l'espoir passager, l'anxiété constante,
Les incertaines voluptés,
Quand l'amertume est le goût de l'amour!...
Et combien de semblables soirs
De cette lassitude, oh! presque heureuse,
Presque fière de sa défaite
Puisqu'en elle seule est la paix...

Mais ressaisis-toi, ma pauvre âme!
N'est-il pas quelque réconfort
Dans une douleur qui t'exalte
Et t'affirme encore à toi-même
Plus fort, même vaincu, que lâchement heureux
De ces victoires toujours vaines...

CXXVIII

La haine de la femme est un serpent sournois
Qui sait mordre au talon le sommeil de ton âme.
Sa faiblesse la porte à la rancune infâme ;
La perfidie est la première de ses lois.

Féroce à tout bonheur qui n'est pas venu d'elle,
Désirant un amour qu'elle ne rend jamais,
Celle-ci, dès qu'elle aura cru que tu l'aimais,
Se créera sur ton cœur une emprise éternelle.

CXXIX

Comme une molle neige essorant des prairies,
Le brouillard monte, lent, contre les arbres verts;
Une fraîche fumée enveloppe la terre,
Où le cœur las frissonne et souhaite mourir.

Apaisant tous les bruits, ouatant les murmures,
La blanche brume plane, emplit le ciel du soir,
Et de l'azur éteint, Phébé, pâle ostensoir,
Distille ses rayons sur l'homme, en larmes pures.

CXXX

Dans la mondiale Kermesse,
Par ce féerique soir d'été,
Aimanté de tous les fluides
Contrairement harmonieux
De toutes les races du monde,
Par ce soir d'été tiède et las,
Et saturé des voluptés flottantes
Qu'y met l'universel péché,
Mais conscient de ton péché suprême,
Cosmopolitisme pervers!
Parmi les musiques étranges,
Au bord de la Seine française,
Nous étions assis, par ce soir d'été,
Quatre bons compagnons qui parlions de l'Amour.

« — L'Amour ne dure pas qui n'ait sa récompense...
L'Amour vivant n'existe pas
Sans la réciproque tendresse...
Désir qui persiste est malsain
Qu'on n'a pas payé de retour !...
Pour tant différer, la vie est trop brève!... »

Disait mélancoliquement
Le glorieux maréchal de la Scène,
Fier athlète de la Beauté,
Si noble sous ses cheveux gris
Et son sourire toujours jeune.
Et réveillant le passé nostalgique :
« — Ah! ne cherchons pas à lutter!
Cherchons moins encor à comprendre.
Croyons, aimons. Car tout est là!
C'est ma devise : Par la foi!... »
Un fauve éclair luisait dans sa prunelle.
Lion doucement rugissant,
Il secouait sa crinière argentée,
Et ses fines mains modelaient son rêve...

Près de lui songeait, grave, presque sombre,
Un soldat, prince aux yeux d'émir,
— Ces beaux yeux de fatalité
Qu'éclaire l'acier du devoir, —
Héroïque soldat d'une épique aventure,
Et raidissant sa brune face,
Tête de chef, au dur profil,
Il écoutait, en fonçant le regard.
« — Je n'ai pas d'avis sur ces choses.
Mon idéal à moi n'est pas féminin, disait-il.
Agir! agir! voilà l'amour ;
Travailler, lutter, dévouer sa vie,
Pour la Patrie et pour la Race!
La Femme veut un temps que je ne puis donner...
Temps précieux!... Et je n'y songe guère...
Mais qui la veut, l'obtient, sans doute.
L'Amour doit céder à l'Amour... »

Je me taisais devant ces braves.
Et presque honteux de mon faible cœur,
J'interrogeais des yeux notre unique compagne
Dont le sourire d'ironie,
Le regard jaloux de trahir son âme
Faisaient sphyngienne tout à coup
La claire et farouche douceur.
Sur l'ovale pur du visage,
Le rythme onduleux de la taille
Et les molles inflexions du corps
Planait, comme un rayonnement,
La Pensée austère — et fuyante.
Car de charme complexe et de grâce ambiguë
S'enveloppait l'androgyne beauté...
Elle souriait sans rien dire.
Ce sourire mystérieux,
Lourd du poids d'un secret étrange,
Disait, mieux que toute parole,
Disait : « La Femme est patiente.
Nulle brutalité, nul mépris, nul dédain,
Nulle volonté du désir de l'homme
N'échappe à la Beauté qui remplit son destin. »
— Et cependant que les musiques d'Orient,
Langoureuses et lancinantes,
Secouaient nos nerfs nostalgiques,
De leurs voluptés douloureuses,
La Tour de fer, là-haut, des sombres profondeurs,
Dardait le long baiser de sa froide lumière,
Oh! froide comme la Beauté!
Parmi les caresses d'opale
Des feux électriques tremblants
Et de la lune sur les feuilles.

CXXXI

Si j'avais pu ne voir et n'aimer que ton corps
Et m'assouvir en son miraculeux sourire,
Ah ! je serais guéri peut-être, et sans remords...
Mais sublime est la tête où ton âme se mire,
Et c'est l'âme que j'aime et l'immortel aimant
M'épuise à ce visage, inguérissablement.

Le châtiment de l'âme à ce corps étrangère,
Pour avoir prétendu, d'un orgueilleux souci,
Régner seule, est de voir se refléter aussi
Cette beauté de chair impure et passagère,
Dans la face d'amour qu'avait sa vanité
Cru l'unique miroir de son éternité...

Mais moi qui ne poursuis ta beauté qu'en ton âme,
Pour ne vouloir qu'en toi me livrer à la Femme,
Je ne saurais trahir, même dans d'autres bras,
Cette foi d'un désir que le temps n'atteint pas !
Car l'amour du poète est comme la sirène :
Le buste seul émerge et tend à l'être élu,
Insoucieux d'un corps au rythme dissolu
Que la vie ondoyante à l'aventure entraîne...

CXXXII

Oh! ne plus nous connaître à force de nous voir!
Chacun suivant en soi le doute au mauvais songe,
Qui fait le poids du jour plus lourd, le soir plus noir,
Et le plus simple cœur faux comme le mensonge.

Oh! ne plus se comprendre, à trop s'être écoutés!
Et croyant moins, pour trop compter sur la présence,
Préférer de vains mots à des réalités...
L'amour ne s'entend bien qu'à travers son silence.

CXXXIII

Aucun d'eux n'a su t'aimer
Comme tu veux être aimée.
Tous te disaient impénétrable
Et l'orgueil les rendait méchants.
Moi, j'ai longtemps souffert de ne pas te comprendre.
J'ai traîné des jours misérables,
Maudissant tour à tour la femme,
Son illogisme souverain,
Et la lâcheté d'un cœur tendre
Qui croit aux droits de sa vertu...

Le front serein, un jour, la Confiance
A triomphé du Doute aux yeux mauvais,
Mon âme de ma chair jalouse...
Et n'ai-je pas conquis ta plus tendre amitié,
O cœur farouche, épris, sur toutes choses,
De respect et de liberté!

CXXXIV

Oh ! tristesse sans fond d'un long jour monotone
Que l'âpre oisiveté, de rouille, a revêtu...
Et c'est un poids bien grave, et l'âme s'en étonne
Dont l'active douleur allégeait la vertu.

On sent s'anéantir, de lassitude immense,
Le courage de vivre, en la plus sourde nuit...
Agir, c'est éprouver sa force d'espérance ;
Aimer, c'est croire en soi — dans l'intérêt d'autrui !

CXXXV

Comme un souffle frais, sur mes tristes songes
Se lève un frisson qui me rend à Vous...
Je rêve de serments si doux
Qu'on en bénirait les mensonges.

La nuit calme et bleue a mis sur mon cœur
Le muet baiser de ses lèvres pures...
Voici que montent des murmures
De nostalgie et de langueur.

— Ah ! pour m'apparaître ainsi, chère femme,
Avec un regard si bon, si nouveau,
As-tu deviné le fardeau
Qui pèse si lourd sur mon âme ?...

Ne sois pas compatissante à demi !
Ma peine déjà se fait plus légère...
Tu me la rendras étrangère
En lui gardant ce cœur ami.

Mais quand tu sauras croire que tu m'aimes,
Nos cœurs céderont à la même loi,
Et tu ne te verras toi-même
Qu'en te reconnaissant en moi !

CXXXVI

Ils ont tout dit, pour détacher mon âme
Du bien parfait qu'elle avait mis en toi;
Ils n'ont rien épargné, ni satire, ni blâme,
Pour embrumer le ciel où rayonnait ma foi.

Si j'ai paru fléchir, et me distraire
De la tendresse où t'adorait mon cœur,
J'ai gardé pur en lui mon secret solitaire
Et senti mon désir sacré par la douleur.

T'ayant longtemps cherchée entre les femmes,
Ton vrai visage, ô mon rêve éternel,
Un soir, m'est apparu, baigné de douces flammes :
Mon âme a tressailli d'un bonheur solennel.

Heure déjà de tant d'heures suivie!
Il a passé des semaines, des mois...
Sainte apparition qui domines ma vie,
Toujours je crois te voir pour la première fois !

CXXXVII

On dira que je t'ai aimée,
On dira que je fus trahi,
On dira que je suis bien sot
De t'avoir longtemps en vain désirée.

On dira que tout fidèle d'Amour
Veut faire croire à des douleurs fictives,
Et que sans peur de m'y montrer
Naïf, plaintif et ridicule,
J'ai pourtant bien forgé des rêves
Plutôt que des réalités.

On dira ceci et le reste,
On dira tout ce qu'on ignore...
Mais ce qu'on ne dira jamais
C'est à quel point tu fus la Poésie,
Douce, cruelle, impénétrable,
Et à quel point, moi, je fus le Désir,
L'amer, l'obstiné, le sincère,
Le patient et douloureux Désir.

CXXXVIII

Je t'aime ainsi, pourquoi changer?
Pourrais-je t'aimer davantage?
N'as-tu pas mon cœur sans partage?
— M'aimerais-tu mieux, sans danger?...

Le cœur de la femme est léger
A l'Amour, comme ce nuage
Que dore un rayon qui voyage,
Plus que lui-même passager.

Mais son âme, qui l'émerveille,
C'est l'odorant secret qui veille
Dans un instinct d'éternité,

Attendant d'être visité
Du désir, diligente abeille,
En ce calice de beauté.

CXXXIX

Aimons-nous d'abord, la vie est trop brève
Pour tant songer au lendemain!
Quel avenir est plus certain
Que n'est réalisable un rêve?

Aimons-nous bien fort, l'amour seul existe,
Des faux dieux en qui nous croyons,
Divin soleil dont les rayons
Font la nuit du monde moins triste!

N'aimons que l'amour, et fermant sans cesse
A ses courts vertiges, nos yeux,
Ouvrons nos cœurs silencieux
A l'infini de son ivresse!

CXL

Doute incurable, instinct de jalousie,
Ne me quitteras-tu jamais !
De quelle sourde frénésie
Mon cœur fut-il troublé chaque fois que j'aimais...

L'amour n'est-il assez confiant, dans mon âme,
Assez dégagé de l'espoir charnel,
Pour que cette fumée empêche cette flamme
De monter toute pure au ciel !...

CXLI

Sainte exaltation de l'âme,
Suprême bienfait de l'amour,
Puisque je t'ai si bien connue,
Pourquoi me plaindre de souffrir ?
Et pourquoi m'acharner sans cesse,
Après ce désir tyrannique
Qui plus qu'à aimer cherche à conquérir...
Ne savais-je donc pas quelle était sa nature ?
Un désir n'est bien satisfait
Qu'autant qu'il s'est détruit lui-même...

— Et toi que hante ma présence,
Qui m'aimes, sans le trop savoir,
Comme le compagnon patient de tes maux,
Chère tourmenteuse adorable,
Rassure ton cœur éperdu !
Ce qui te fait ainsi souffrir
Ce n'est pas ton Moi d'aujourd'hui,
Doux, patient, rasséréné,
Presque heureux d'être sans désir :
C'est cette poursuite obstinée
Par ton cœur souffrant, de ton âme ancienne,
Ton âme heureuse en ses douleurs ;
C'est cette poursuite éternelle
De toi-même dans le Passé.

CXLII

La vie où tu te meus, ô mon âme immortelle,
Sera puisqu'elle fut, et que tu crois en elle.
Aucune foi ne peut mentir :
Car s'il n'est ici-bas rien par quoi l'être exulte,
Qui n'anticipe ou ne résulte,
On ne pressent que ce qu'on peut sentir...

CXLIII

Pourquoi, ce soir, étiez-vous triste,
Chère bien-aimée de mon cœur,
Mais d'une tristesse si douce
Que, m'y laissant glisser moi-même,
Nous voguions tous deux en silence
Sur la vague qui mène au nostalgique Ailleurs.

— Voguer ainsi, compagnons de tendresse,
Etrangers d'âme, oh ! quel souci !
Chacun suit son douloureux rêve ;
Les yeux ne se rencontrent plus
Que pour s'étonner d'être ensemble...

Comme, ce soir, nous étions tristes,
Chère bien-aimée de ma vie !...
Au fond de moi, pourtant, je me croyais heureux,
Heureux de vous sentir plus mienne,
Cédant malgré vous-même à tant d'amour...

Non point, hélas ! parce que c'était mon amour,
Mais parce que c'était l'Amour.

CXLIV

Insincère humeur et superbe vaine,
Qui prétexte d'amour ce qui n'est que de haine,
Maladroit hommage à plus fort que soi,
O triste, triste Jalousie,
Tourment dont toute âme est saisie
Dans ce dépit qu'elle prend pour sa foi !

Fureur qui peut tuer sans haine,
Tant l'ardent désir qui l'entraîne
Pense avoir droit à l'adoration !
Coup de poignard sournois et mortelle souffrance
Que guérira, jusqu'à l'oubli, l'indifférence,
Fatale, nécessaire, atroce passion !...

CXLV

Faut-il me résigner à te faire souffrir,
Moi qui sais que ton âme, à soi-même inconnue,
Se sentirait désemparée
A n'avoir plus pour phare dans sa nuit,
Dans l'Amour, éternelle ombre ardente des femmes,
A n'avoir plus pour guide et raison dans son trouble
Ce regard qu'elle fuit : mon âme !

Ah ! tu peux changer toute et mourir, ou vieillir,
Oh ! vieillir avec une autre âme :
Celle que j'ai aimée en toi,
Celle-là fut bien toute mienne !
Qu'elle ait disparu, — et que je la pleure...
Elle est en moi profondément.
Je peux t'aimer sans jalousie:
Nul ne me la prendra jamais !

CXLVI

Dans ta beauté, pris de vertige,
Mon cœur sombrait éperdûment ;
Mais ta grâce, arbuste clément,
M'ayant tendu sa verte tige,
Sur le gouffre au fatal aimant
Où mon être allait s'abîmant,
Je surnage encore, ô prodige !
— Pour sourire à ton firmament.

CXLVII

Amour, pèlerin de la vie,
Une chose ne change pas,
Ce vase profond d'amertume
Qui s'emplit toujours plus en toi.

Ta mobilité, c'est ton être :
La vie, c'est la fuite sans fin ;
Avec elle fuit l'allégresse,
L'oubli léger du poids du sort.

Mais ce qui demeure immuable,
Du flux au reflux de l'espoir,
Ce qui dure, c'est ce qui songe,
C'est la tristesse et c'est la mort...

— En passant sous le vert laurier,
Je me pris à considérer,
Amour, combien tu fus aimé,
Et combien mal j'en fus payé.

Mais en passant sous l'olivier,
Mon cœur s'étant rasséréné,
Je connus que l'arbre du sage
A plus de fruit que de feuillage...

CLVIII

Je t'aime de si mal mentir,
Jeune âme perverse et candide,
Eau pure encor, que déjà ride
La folle haleine du désir ;
Miroir trouble et pourtant limpide,
Où se trahit sans se trahir,
Dans son innocence perfide,
Tout l'illogisme de sentir !...

CXLIX

Je crois bien que mon cœur de sept siècles retarde,
Ce cœur de foi mystique et d'esprit douloureux,
Qui me fait étranger à la plupart des hommes...
O Fidèles d'Amour, gardiens du Seuil candide,
Obstinés d'un Désir insoucieux d'espoir,
Je crois bien que mon cœur hérita de votre âme,
Dans son double idéal de réel et de songe,
A travers les leçons de l'âme maternelle...

O pure vision sans cesse poursuivie,
A travers toutes les images
Où le corps divin de la femme
Module, incarne la beauté !
L'idéal d'une mère... Ah ! tendresse profonde,
Hantise immortelle de l'être,
Où le cœur communie avec l'âme et soupire
Après son bien d'éternité !

— Toi, Pudeur de la femme, honneur de sa beauté,
Courage de sa chair, loi de sa liberté !
Et vous, fines fraîcheurs de renouveau subtil
Qu'exhale en son parfum léger la jeune fille !
Qui, mieux que moi, dans votre pure essence,
Vous a compris, vous a peut-être su chanter,
En cet âge cynique où rien n'a survécu
De la douce légende humaine et de sa gloire.

— O mon âme d'amour ! Puisque, dès la jeunesse,
L'attrait de l'infini m'a frappé de langueur,
Que m'importe, après tout, le jugement du monde,
D'un monde, aux bas instincts crédule seulement,
Moins méchant qu'il n'est sot, de sottise incurable,
Puisque j'ai pu servir sans faiblesse et sans crainte,
— Car douter de l'amour c'est déjà le trahir ! —
L'idéal de ma foi, vivant, austère et pur !...

J'ai trop souvent, Amour, pris pour toi le Désir,
Aveugle entendement d'un essor de tendresse,
Que, seule, inspire bien l'injustice des femmes...
Mais si j'ai même osé blasphémer ta vertu,
Quand l'esprit de mon cœur empoisonnait ma vie,
Divin maître du sang, j'ai su te rendre grâces,
Amour, qui seul contiens la vie et qui la donnes,
Et qui nous fais, d'instinct, porter les mains au cœur !

Maintenant qu'en ces vers de transports et de troubles,
Pleins de la foi de ma tendresse
Et des doutes de ma pensée,
J'ai recueilli, jour après jour,
Le testament de ma jeunesse,
— Si j'ai fait sentir que dans l'Indulgence,
Suprême bonté sœur de la Beauté,
Etait l'air viable du grand Amour,
Je serai pardonné, peut-être,
D'avoir marié sans mesure
Cette nature d'ironie
Avec cette âme de candeur.

CL

Tandis que la folle Espérance,
Aimable marchande de vent,
Jugeant d'un profit décevant
Le bon marché qui lui vaut l'affluence,
Pour s'y refuser trop souvent
Chemine droit à l'indigence...
L'amour gagne-petit vieillit dans l'opulence.

CLI

J'ai rêvé. — C'est en Arcadie.
Un faune, un Marsyas champêtre,
Sa double flûte de roseaux
Suspendue aux branches du saule,
Se délasse de ses chansons,
Libres, généreuses, farouches,
A pêcher sur le bord d'un fleuve.

Voici que, de l'eau bouillonnante,
Dans son filet soudain pesant,
Sa main surprise a ramené
Le doux corps blanc d'une sirène.
— La femme, pense-t-il, ah ! la femme toujours...
On ne peut donc s'isoler d'elle,
Puisqu'il nous faut la retrouver
Dans tous les filets de la vie !

Et Pan, là-bas, sourit de l'ivresse étonnée
Du Faune. Son filet, à l'air libre, est plus lourd.
Déjà la femme est délivrée !

La sirène, d'abord tremblante,
A voir frissonner le pêcheur
Se raffermit dans son audace.
La voilà sur la grève, et nue,
Et reprenant, frileuse, ses esprits
Aux fluides de sa chair, et de la chevelure
Qu'elle secoue, qu'elle éparpille,
Parmi les rayons du soleil.

Mais sa vue a troublé le faune :
Il frémit, il admire et s'agenouille.
C'est lui, déjà, le capturé !...

CLII

Oh ! ce bonheur tardif te serait-il amer,
Mon cœur, qu'il prend déjà le goût d'une souffrance !
Va-t-il donc t'empêcher de sourire et d'aimer,
Et la sécurité t'ouvrir l'indifférence ?...

Dans ta nuit sans espoir, brillait de son plein jour
L'idéal dont la loi déjà moins fort te hante...
Maudit soit le désir qui limite l'amour,
Si l'approche du but en affaiblit l'attente !...

Doit-il, ce lourd bonheur, interrompre tes chants,
O toi qui reconnais pour seule inspiratrice
Cette douleur d'aimer qui fait tes vers touchants,
Toute lyre d'orgueil étant libératrice ?...

— Elle apparut en moi, par un matin d'été,
Comme l'avènement du bonheur qu'on espère.
Mon cœur était léger, mon âme était prospère,
Quand sa grâce entr'ouvrit ses ailes de clarté.

Tout un frémissement de jeunesse et de gloire,
Dès qu'elle eût approché, palpita dans mon sein.
Tout mon désir vibrant d'un généreux dessein,
Je m'avançai, fermant les yeux pour y mieux croire.

Mais cette voix du monde hostile à la vertu,
Cette éternelle voix impudique et railleuse,
Qui déclare impuissant tout espoir abattu,
Et nomme amour transi l'ardeur respectueuse !...

Or, savoir, c'est souffrir... Oh ! mon âme de pleurs,
De chants et de rayons ! oh ! rythmes de mon être !
Sentir, c'est éprouver au delà du connaître,
Et jouir, c'est tenter l'abîme des douleurs !...

Mais non ! j'ai trop souffert d'un désir que mon âme
Traînait dans un tourment qui n'a su l'épuiser :
Sur mon cœur, désormais, grave comme un baiser,
Voudra s'épanouir un pur amour de femme :

Il est de ces amours dont peut, sans défaillance,
Le flambeau de Psyché visiter le sommeil,
Car son repos serein garde une vigilance
Dont le rêve sourit et sourit le réveil !...

CLIII

Fuyant le plein jour populeux,
J'ai promené, ce soir, mon rêve solitaire
Dans le prestigieux décor
Où s'encadrait silencieuse
L'esplanade des deux Palais.

Ah ! vraiment babylonienne,
L'avenue claire et vaste, dans la nuit,
Avec le peuple songeur de ses marbres,
Et ses colonnades fantômes,
Et ses lourds pylônes dorés...

Dans la solitude sonore
Où les deux monuments pensifs,
Sous le frais baiser de la lune,
Apparaissaient à mon esprit
Comme un fragment d'éternité,

Soudain, des quais tumultueux
De la bonne Seine tranquille,
Qu'une féerie d'architecture
Faisait, sous les feux polychromes,
Cosmopolite pour un jour,

Et, comme pour troubler de loin
La muette splendeur nocturne,
Sur un mol orchestre de songe,
M'arriva, dans le vent plaintif,
Un long chant de violoncelle.

Dans ce chant sanglotait une âme
De tendre et douloureux espoir,
Et cette âme, c'était la mienne,
Qui, lourde des tourments du jour,
S'exhalait à la paix du soir :

— « Quoi, tu pleurais, ma bien-aimée ?...
J'ai vu sur tes joues deux larmes couler,
Quand tout doit servir à parer ta vie,
Tout à charmer ton rêve et ton désir !

« A te faire oublier les jours tristes,
Les jours d'ombre, les jours d'angoisse,
Les jours haineux, les jours injustes,
Les jours, les jours, les mauvais jours !...

« Tu es ma sœur, tu es ma reine,
Tu es ma vie, tu es mon bien,
Je t'aime, je t'aime, je t'aime
Et tout le reste ne m'est rien !

« Non ! je ne veux pas que tu souffres,
Je ne veux plus te voir trembler :
La vie pour toi doit être un temple
Où tout s'emploie à ton bonheur.

« Mais qui donc t'a coûté ces larmes
Que j'ai vues rouler sur ton cœur ?...
Malheur à qui nuit à ta joie !
Je ne veux plus te voir pleurer !... »

— Je rêvais ainsi, solitaire,
Quand, pour alléger ma tendresse
De son obsédante langueur,
J'abordai la houleuse voie
Qui longeait les deux quais du fleuve.

Mais cette foule me fit peur
Avec ses milliers de visages,
Si divers, pourtant tous humains.
Et, jugeant faiblesse égoïste
L'unique souci de mon cœur,
Une tristesse d'épouvante
M'envahit désespérément :

De tant de passants de la vie,
Autant de ruches bourdonnantes,
Ivres, bruyantes de leurs joies,
De leurs tourments, de leurs pensées,
Pas un qui ne doive mourir,
Avec son miel et ses abeilles,
Sa rumeur et son ombre même,
Et jusque avec son souvenir !...

CLIV

O ma seule amie, ô ma seule aimée,
Je vous donne, ce soir, l'absolu de ma foi;
Dans une espérance elle est renfermée :
Ni moi sans vous, ni vous sans moi !

Du rameau de corail qu'est votre doux sourire,
La paix rayonne en moi sur l'orageux Hier.
Mon cœur, s'il a douté, croirait jusqu'au martyre
Je ne sais rien de vous qui ne soit pur et fier.

Ce soir enfin, par Dieu lui-même secondées,
Dans un présent si fort qu'il tient tout l'avenir,
Nos âmes se sont regardées...
Et rien ne saura plus jamais les désunir !

CLV

Sein palpitant de l'Infini qui se dévoile,
  Révélation du Rythme, ô Beauté,
Sur le ciel orageux du cœur première étoile,
  Sourire de l'Ordre dans la Clarté !

Et toi, principe et fin de toute grâce,
Goût profond et désir vivace
Du Beau dans l'immortalité,
O pur Amour, réalité
Dont l'objet est fragilité
Quand tout mûrit, quand rien ne passe
De ce qui fait sa vérité.

Vous avez la vie éternelle !
L'éternité n'est qu'à ceux-là
Qui mettent leur espoir en elle,
Dont la foi rêve par delà
Les ombres de la nuit mortelle,
Une aurore où, dans l'infini,
L'Amour à la Beauté s'unit.

CLVI

Je ne chante bien que quand j'aime ;
Je ne chante que pour charmer
Douleur lancinante ou tourment suprême ;
Mes larmes ont fait mon poème,
Et si j'ai pleuré sur moi-même,
C'est donc que pleurer, c'est aimer.

Ne cherchez plus pourquoi, mes vers coulant si tristes,
Si monotone va leur cours,
Quand de tous les cris égoïstes
La joie est absente toujours...
Hymnes d'amour heureux sont vains bruits de sophistes !...

On ne chante que son désir :
La possession n'a pas d'ailes ;
Et les cœurs qui n'ont pu se tout entiers saisir
Savent les seuls amours fidèles.

— Je l'aimais bien avant le temps,
Si proche encor, qu'elle a pu lire dans mon âme.
L'amour vieillit ; Elle, pourtant,
Garda son mystère de femme.

La prudence m'a fait en mon sein renfermer
L'espoir qui la sentait à l'amour déjà naître...
Faut-il tant connaître pour bien aimer,
S'il faut aimer pour bien connaître ?...

De tant de sanglots qu'elle arrache au cœur,
Toute âme inspirée est-elle complice ?...
Toute poésie est libératrice,
Mais l'inspiration, c'est la douleur!

Et toi, vaste Vie au calme éphémère,
Morne océan, reçois le fleuve de l'Amour,
Qui mire la lumière et l'ombre tour à tour,
Et dont finit aussi l'eau douce en onde amère...

CLVII

Quand l'amour se nourrit de solitude,
Le silence me rend à mon amour...
Car ce qui fait de toi peu à peu ma compagne,
L'indulgente sœur de tant de tourments,
C'est l'accord muet de nos âmes
Que l'approche de l'aveu trouble,
Que son ombre même détruit.

Je t'ai comprise enfin, sœur de ma race,
Et je ne t'en veux plus de l'effarouchement,
Sourcils froncés et méfiants sourires,
Qui accueillaient les mots de ma tendresse,
Ma tendresse innocente et grave
Que cette subtile amitié des âmes
Embarqua sur le simple amour.

Pourtant, suis-je bien sûr de ton cœur, mon amie ?
Et n'es-tu pas trop femme encore,
Toi qui peux te complaire à naviguer toujours
Vers l'inconnu, maître du charme,
Sur l'insécurité, maîtresse du désir ?

Mais ne cherche plus à comprendre :
Trop de raison mettrait en grand péril
La fidélité de ton âme...
Elle est dans ton instinct d'amour !

CLVIII

Tout ce qui me retient en toi, fleur de ma race,
C'est tout ce qui m'a fait mon être harmonieux,
L'ordre de ma raison, la voix de mes aïeux
Et le sang qui m'attache aux rythmes de ta grâce.

Mon cœur seul ne t'est point fidèle, ô ma beauté !
Je ne confierais pas mon bonheur à ses fièvres...
Mon esprit à ton âme, à tes yeux, à tes lèvres
Oriente un désir qui cherche la clarté.

Toute sagesse en toi rayonne sur mon rêve...
Et la Sincérité qui fait ton regard fort,
Exaltant dans mon sein le mépris de la mort,
Alimente l'Amour d'une éternelle sève !

CLIX

... Tout est songe à qui voit ainsi
Par les yeux de son âme et l'instinct de son rêve :
La mort, comme la vie, est brève,
Mais la seule vie a notre souci...

La mort fait fleurir tous les germes :
Atome, esprit, tout être en elle rajeunit.
Rien n'a vécu qui jamais trouve un terme
A son chemin dans l'infini.

Et toi qui planes sous les voiles
Où notre humanité cherche en vain son auteur,
Mystère, ô nuit pleine d'étoiles,
Qui te nierait l'essence et la splendeur !...

Elle est dans nos désirs, cette énigme du monde.
L'amour tient séparés ceux qu'il a réunis.
C'est de l'obscur, que l'Eve éternellement blonde
Tend son doux sortilège à nos cœurs ennemis.



Plus aveugles que nous, plus que nous clairvoyantes,
Sachant sentir l'amour qu'il nous faut concevoir,
Vous en éprouvez mieux les voluptés fuyantes,
Femmes, quand son mystère est notre désespoir!

Gardiennes du mystère, ô tendres sœurs terribles
Des étoiles jamais atteintes, cœurs lointains,
Doux astres, qui brillez si près de nos matins
Et que nos soirs encor disent inaccessibles!

— Raisonneurs sans clartés, du pur Amour bannis,
Vainement nous cherchons à conquérir des âmes...
Cet effort obstiné vous fait sourire, ô femmes,
Qui savez mieux que nous les voies de l'Infini.

AVE

DIVA

HIPPOLYTA

12.

TABLE

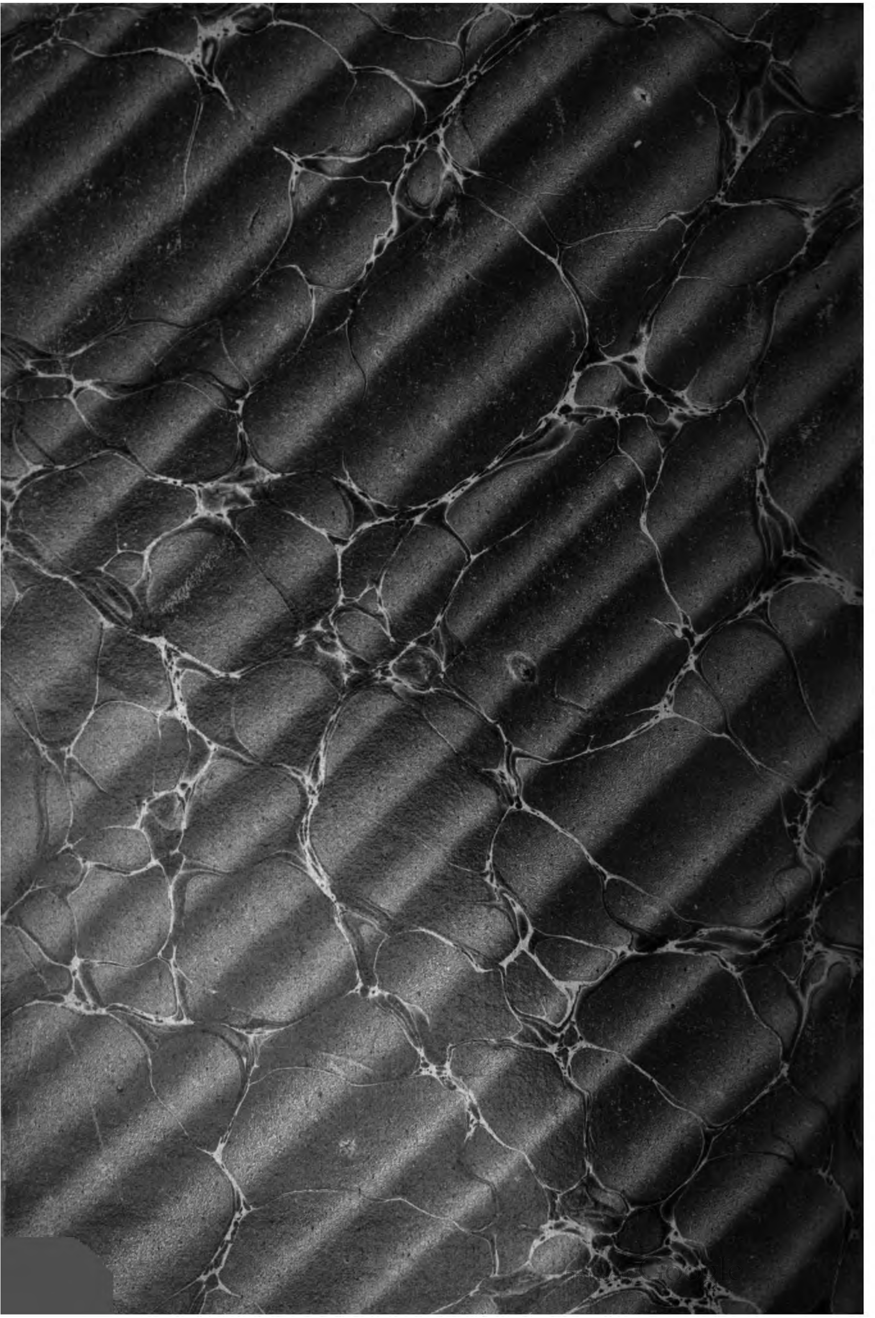
LXXXVI. Hélas ! combien de soucis inutiles...
LXXXVII. *On n'est jaloux que de ses pairs.*
LXXXVIII. Je te ferai vomir ton orgueil, âme dure.
LXXXIX. A tant souffrir, mon cœur ose enfin se détendre.
XC. Toute blessure en soi porte sa cicatrice.
XCI. Ah ! je languis de vous, j'ai le cœur bien malade.
XCII. *Un éclair d'oubli. — Un éclat de rire !*
XCIII. Hélas ! hélas ! qu'il te faut de courage.
XCIV. Irai-je ? faut-il que je la revoie ?
XCV. Ta suprême richesse, homme, est dans la douleur.
XCVI. — *Feriez-vous des vers pour moi, pour moi seule ?*
XCVII. Oh ! clairvoyante angoisse de la Femme.
XCVIII. *J'ai plusieurs âmes...*
XCIX. Amour, songe du vrai, doux maître du silence.
C. *Non ! non ! ne me demande plus...*
CI. Quand de l'être aimé tu sais la nature.
CII. Puisque de tes tourments tu fais ton habitude.
CIII. Dans le trouble ingénu comme au transport suprême.
CIV. *Oh ! le rêve de gloire ineffable et sacré.*
CV. Comme le rossignol sur l'églantier sauvage.
CVI. Tristesse décevante, énervantes langueurs.
CVII. *Ah ! d'où vient que mon souvenir...*
CVIII. — Que faut-il faire, ami, quand on est triste ?
CIX. Tout ce que peut offrir à l'âme du poète...
CX. Je songe aux cris d'amour dolents et furieux.
CXI. *Tu n'es pas de celles qui pleurent.*
CXII. Depuis que ta splendeur vivante...
CXIII. Servante de l'amour, de tout désir complice...
CXIV. *Je pense à vous, sublime Eléonore.*
CXV. Maintenant que je sais ton âme, ô ma chère âme !
CXVI. Ah ! comme elle le maudira...

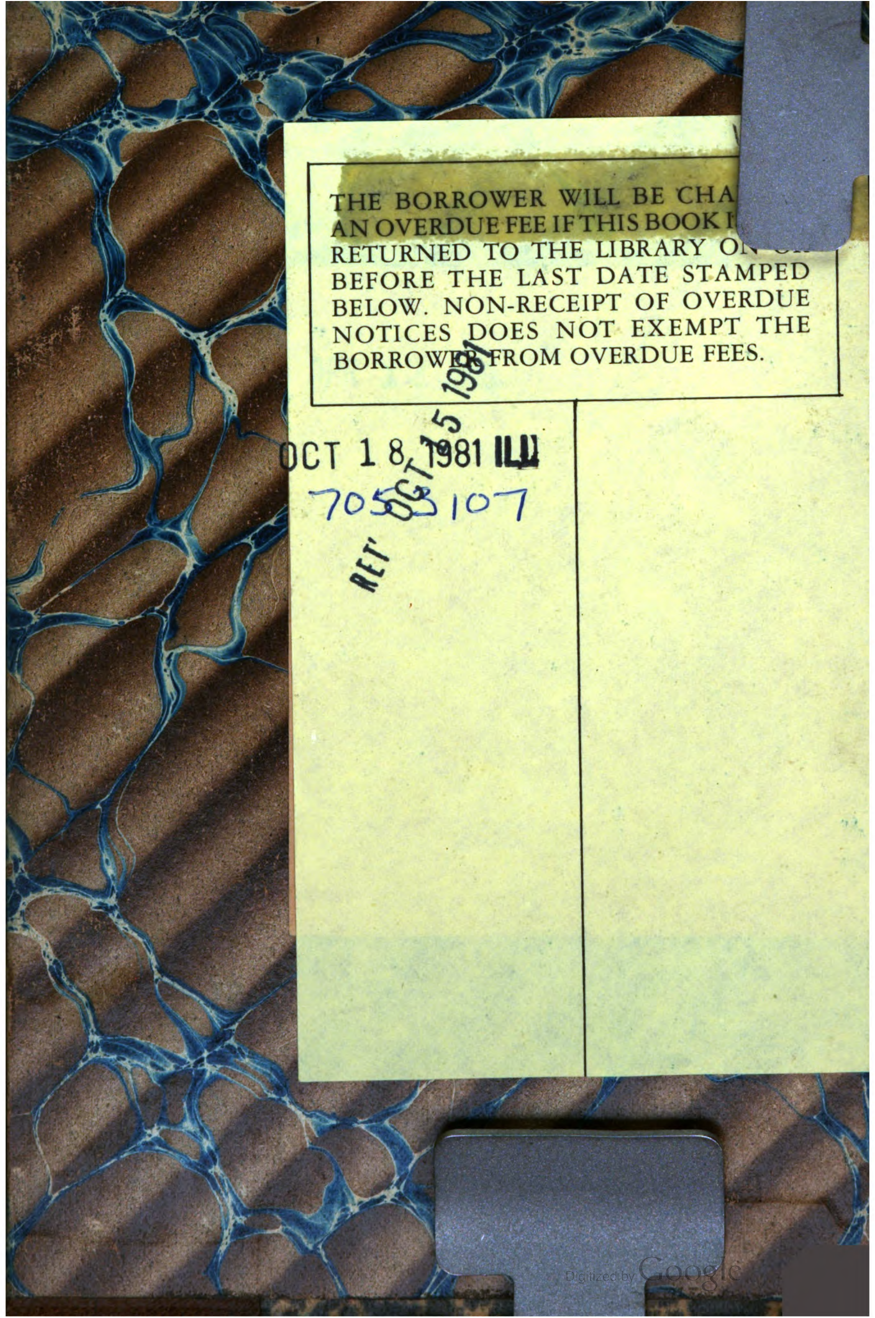
CXLVIII. Je t'aime de si mal mentir.
CXLIX. *Je crois bien que mon cœur de sept siècles retarde...*
CL. Tandis que la folle espérance...
CLI. *J'ai rêvé. — C'est en Arcadie.*
CLII. Oh! ce bonheur tardif te serait-il amer?
CLIII. *Fuyant le plein jour populeux...*
CLIV. Tout ce qui me retient en toi, fleur de ma race...
CLV. O ma seule amie, ô ma seule aimée!
CLVI. *Quand l'amour se nourrit de solitude...*
CLVII. Sein palpitant de l'Infini qui se dévoile...
CLVIII. Je ne chante bien que quand j'aime.
CLIX. Tout est songe à qui voit ainsi...

Imp. L. Duc et Cie, 125, rue du Cherche-Midi, Paris.



IMPRIM
PAR
DRAEG
FRÈRE





THE BORROWER WILL BE CHA
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK I
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.
OCT 1 8 1981 ILL
7053107
RET' OCT 15 1981
Digitized by Google

